

**LA  
HAUTE ASIE**

**PAR PAUL PELLIOT  
MEMBRE DE L'INSTITUT**





Divinité bouddhique de style indo-iranien. Peinture sur bois.  
(Mission Aurel Stein (1901).

# LA HAUTE ASIE



La Haute Asie, cette terre d'élection des neiges éternelles et des sables mouvants, soumise à un rude climat qui oscille de +40 à —40 degrés centigrades, nourrit chichement sept à huit millions d'hommes sur à peu près autant de kilomètres carrés. Jamais, aux temps historiques tout au moins, elle n'a donné naissance à une grande civilisation, et rien ne lui présage un avenir meilleur. A quoi tient donc l'attrait qui, depuis un demi-siècle, a poussé vers elle tant de voyageurs et de savants ? Qui dit Mongolie évoque le souvenir de l'épopée genghiskhanide ; le Tibet éveille l'image de monts titanesques et de lamas mystérieux. N'y aurait-il là qu'un mirage et la magie des mots ? Mais, depuis trente ans, les missions scientifiques de toutes les grandes nations du monde ont travaillé surtout au Turkestan chinois, dont le nom n'a rien de prestigieux. Il faut bien qu'il y ait autre chose, plus complexe et plus profond, et qui apparaîtra mieux peut-être après une étude rapide du présent et du passé de ces territoires si vastes et encore si mal connus.

\*

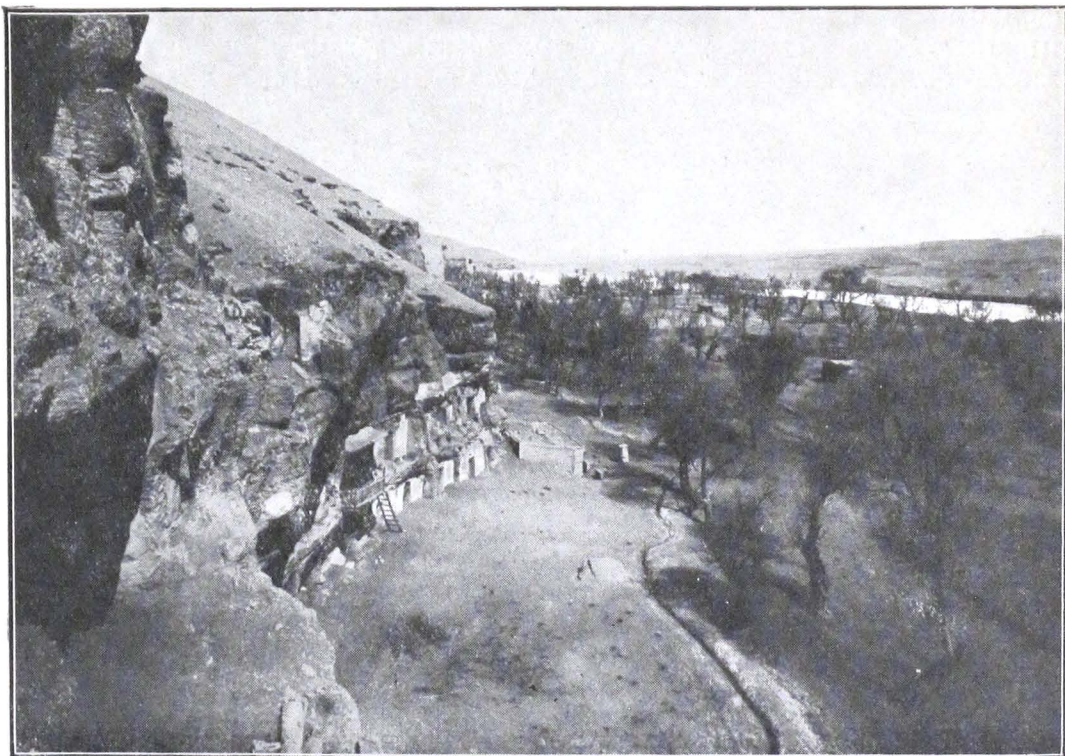
\* \*

Ce qu'on appelle la Haute Asie comprend trois grandes divisions politiques, qui correspondent en gros à trois régions différentes au point de vue de la géographie et des races : la Mongolie, le Turkestan chinois, le Tibet.

La Mongolie, avec environ 2.700.000 kilomètres carrés et 2.500.000 habitants, est essentiellement une terre de pâturages, coupée longitudinalement en Mongolie extérieure (au Nord) et Mongolie intérieure (au Sud) par la bande désertique du Gobi. Les Mongols, dont la langue appartient, comme celle des Turcs, à la famille « altaïque », sont aujourd'hui des bouddhistes qui suivent les rites lamaïques du Tibet, mais avec beaucoup de survivances de leur ancienne sorcellerie chamaniste. En 1911, au moment de la révolution chinoise, la Mongolie extérieure, rattachée à la Chine depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, s'est proclamée indépendante sous le « Bouddha vivant » d'Ourga ; c'est aujourd'hui, depuis 1921 et surtout depuis 1924, une république soviétique, placée en fait sous contrôle russe. La Mongolie intérieure, d'importance moindre, reste dans la dépendance directe de la Chine et la colonisation chinoise y fait des progrès rapides.

Le Turkestan chinois ou Sin-kiang, érigé en province chinoise depuis 1882, mesure environ 1.700.000 kilomètres carrés et compte lui aussi, mais au maximum, 2.500.000 habitants ; ce sont, en très

grande majorité, des musulmans sans fanatisme, de langue turque. Sauf dans les pâturages que forment les larges vallées intérieures des T'ien-chan ou Monts Célestes, la population est sédentaire et s'adonne à l'agriculture, soit dans la riche dépression de Tourfan, soit dans l'Ili, soit dans les oasis du bassin du Tarim. Ce bassin du Tarim, qui couvre hors montagne une superficie presque égale à celle de la France, est une sorte d'énorme cuvette inclinée au Nord-Est, bordée au Nord, à l'Ouest et au Sud par les Monts Célestes et par les prolongements occidentaux de l'Himalaya, qui atteignent et dépassent respectivement des altitudes de 7.000 mètres. Dans la plaine, il ne pleut autant dire jamais ; la végétation ne pousse donc qu'au long des rivières que la fonte des neiges fait dévaler des monts. Par ailleurs, l'évaporation due à l'extrême sécheresse de l'air, l'absorption dans le sol et les besoins même de l'irrigation tarissent vite la plupart des cours d'eau, dont les derniers filets vont se perdre dans les sables sans rejoindre le fleuve. De là, la double ligne d'oasis qui, au Nord et au Sud, fait au bassin du Tarim comme une ceinture au long de la montagne dénudée. Le morcellement géographique a entraîné et maintenu le morcellement politique ; les « royaumes » du bassin du Tarim ont existé chacun en fonction d'un régime de canaux ; toutes les tentatives d'unification ont été le fait de conquérants étrangers, Chinois, Turcs, voire même Tibétains. Au terme de son long cours de 2.750 kilomètres — trois fois la distance de Dunkerque à Port-Vendres —, ce qui reste du Tarim va aboutir



Aux confins du Turkestan chinois. A gauche, creusées dans la falaise, les grottes des Mille Bouddhas, près de Touen-houang.  
A l'intérieur de ces grottes sont peintes ou sculptées d'innombrables effigies de Bouddhas, d'où leur nom.

parasseusement aux marais du Lop-nor, roselière erratique dont le colmatage du fleuve vient de modifier, une fois de plus, les emplacements.

Le Tibet s'étend sur près de 3.000.000 de kilomètres carrés. C'est la masse montagneuse la plus formidable et à moyenne la plus élevée qui existe au monde, et elle culmine au Sud, du côté de l'Inde, par des pics qui atteignent 8.000 mètres dans le Karakorum (Pic K<sup>2</sup>), 8.840 ou peut-être 8.900 mètres dans l'Himalaya (Mont Everest). Toute la partie Nord et Nord-Ouest, celle qui confine au Turkestan chinois, se maintient, sur une superficie qui est une fois et demie celle de la France, à une altitude moyenne de plus de 5.000 mètres. Il y gèle la nuit en plein été, et même les pâtres s'écartent d'une région au climat si ingrat que le peu d'herbe rude qui y pousse n'y verdit pas. L'homme ne s'est établi que dans la partie du Sud-Ouest, du Sud et de l'Est, où les vallées s'abaissent à 2.000 et 2.500 mètres et produisent alors du blé, de l'orge et jusqu'à du riz, des abricots et du raisin : c'est le Ladak au Sud-Ouest, la haute vallée du Brahmapoutre au Sud, la région des confins chinois à l'Est. La population tibétaine compte de deux à trois millions d'âmes, les cinq sixièmes sédentaires. Elle s'apparente par la langue aux Birmans et constitue avec eux ce qu'on a des raisons sérieuses de considérer comme le rameau occidental d'une famille linguistique sino-tibétaine, le rameau oriental se composant surtout des Chinois et des Siamois. Au point de vue religieux, les Tibétains sont bouddhistes depuis le VII<sup>e</sup> siècle, mais leur bouddhisme a pris la forme dite lamaïque, pénétrée de magie et où de vieilles croyances indigènes se sont introduites. Une forte proportion de la population mâle vit dans les couvents ; certains abritent plusieurs milliers de moines, d'une vocation souvent incertaine. Après bien des conflits entre le pouvoir royal et le clergé, celui-ci l'a emporté, et le Dalai-lama de Lhasa est le maître du Tibet depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la suzeraineté de la Chine. Cette suzeraineté reçut une forte atteinte lorsqu'une expédition anglaise entra à Lhasa en 1904. La Chine tenta de rétablir sa situation en occupant à son tour la ville en 1910, mais la révolution chinoise permit bientôt aux Tibétains de reprendre une offensive victorieuse. Aujourd'hui, et surtout après que le Dalai-lama, puis le Pantchen-lama qui lui est second en dignité ont dû, à tour de rôle, chercher refuge aux Indes, l'Angleterre est la conseillère écoutée.

\*  
\* \*

Peu favorisée par la nature, la Haute Asie doit son importance à sa situation entre le monde méditerranéen et hindou et le monde chinois ; elle les sépare, mais aussi elle les unit. Non pas que les communications soient faciles. Au Nord, des steppes immenses coupées de déserts. A l'Ouest, des cols dont hier encore nul n'était carrossable entre le bassin du Tarim et le Turkestan russe. Au Sud-Ouest, des passes redoutables, infranchissables d'ailleurs la majeure partie de l'année. Au Sud, quelques brèches coupent l'Himalaya, mais le voyageur doit peiner ensuite à travers tout le Tibet glacé. Au Sud-Est, il est aisé relativement, par le Nord-Est de l'Inde, de gagner la Haute Birmanie ; mais, pour atteindre ensuite les pro-

vinces chinoises du Yunnan et du Sseutch'ouan, force est de couper les vallées parallèles et profondément encaissées que les grands fleuves descendant du Tibet oriental se sont frayées en direction de l'Océan Indien et de la Mer de Chine. A l'Est enfin, les annalistes chinois décrivent avec effroi les déserts pierreux et les sables mouvants qui séparent leur pays de la région de Tourfan ou de celle du Lop-nor. Et cependant, si tant d'obstacles physiques ont permis à la Chine de s'organiser à part et presque à l'insu du monde méditerranéen, nous voyons mieux de jour en jour qu'elle n'a pas vécu dans l'isolement absolu qu'on se figurait naguère. Aussi haut qu'on remonte dans le passé le plus lointain, des contacts ont existé, des influences se sont exercées, qui relient entre elles toutes les civilisations de l'ancien monde ; plus ou moins actives selon les temps, ces relations n'ont jamais cessé.

\*  
\* \*

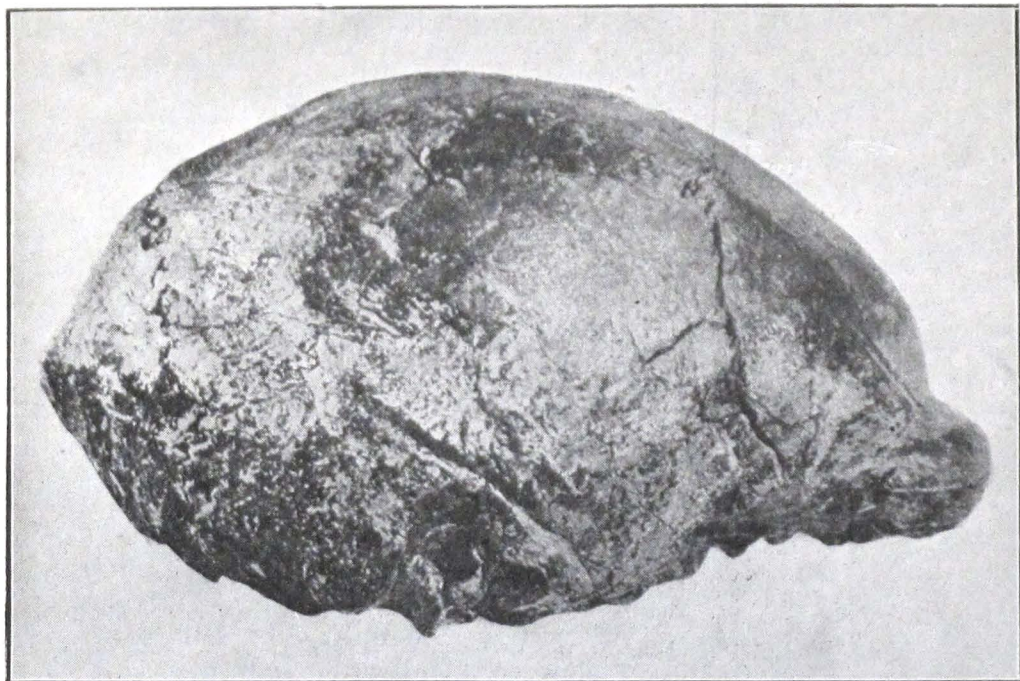
L'histoire la plus ancienne de l'Asie moyenne et orientale est en voie de complet renouvellement. Une conception assez puérile, celle du « Toit du monde » berceau de l'humanité, selon quoi les peuples seraient descendus du Pamir comme en vertu des lois de la pesanteur, est allée depuis longtemps déjà rejoindre aux limbes des hypothèses mort-nées celle du « sanscrit mère des langues ». Mais il fallait bien s'en tenir à ce qu'on savait et qui, voici quelques années, conduisait plus ou moins aux postulats suivants : L'homme paléolithique n'a pas vécu à l'Est d'une ligne tracée de l'Inde à l'Iénisséï, et il n'est même pas sûr qu'il y ait eu un âge de pierre quelconque en Chine. Les Aryens sont arrivés dans l'Inde au cours du II<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, mais ni aucun peuple antérieur à eux, ni eux-mêmes n'y ont alors connu l'écriture, qui n'y fut introduite, très sporadiquement, que quelques siècles avant Jésus-Christ. La Chine n'a eu de contacts avec l'Asie Occidentale ou avec l'Inde qu'à partir du dernier tiers du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Sauf pour les incursions des nomades de Mongolie dans la Chine du Nord, la Mongolie n'entre dans l'histoire qu'au temps des grandes migrations, postérieurement à l'ère chrétienne.

Ce sont là autant de thèses à abandonner.

En ce qui concerne l'Inde, des fouilles sensationnelles exécutées dans le bassin de l'Indus viennent de ramener à la lumière les monuments d'une civilisation non aryenne remontant au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère et qui, d'une part, avait atteint dans la statuaire à une rare puissance d'expression, d'autre part employait une écriture analogue, malgré des différences, à la vieille écriture sumérienne de la Chaldée. L'étude de la Haute Asie ne peut négliger ces découvertes, puisqu'on a voulu maintes fois donner aux Sumériens une parenté « altaïque ». Toutefois le moment n'est pas venu de se prononcer, et peut-être avons-nous ici, au contraire, l'indice d'une civilisation protohistorique inconnue qui se serait développée en bordure de l'Océan Indien.

Quant à la Chine, les PP. Licent et Teilhard de Chardin ont trouvé, il y a quelques années, dans la grande boucle du Fleuve Jaune, des outils paléolithiques sous-jacents — et par suite anté-

rieurs — aux formidables amoncellements du « loess », de ce sable aggloméré à consistance gréseuse qui constitue une des formations caractéristiques de la Chine du Nord. Bien plus, tout récemment, le Service géologique de Chine a mis au jour, dans la région de Pékin, les restes du *Sinanthropus*, intermédiaire entre le *Pithecanthropus* de Java, qui est à peine un homme, et l'homme de Neanderthal, qui



Crâne du « *Sinanthropus pekinensis* » (profil droit). Remarquer l'énorme visière sourcillière, d'un développement extrême pour un hominidé. Cet être a vécu à l'époque quaternaire. Ses vestiges ont été découverts en 1929, dans une fente fossilifère, à « Tchou kéou-tien », dans les montagnes du Hopei occidental, non loin de Pékin.

est le plus ancien type humain retrouvé en Occident. Voilà pour l'homme paléolithique. Quant à l'homme néolithique ou chalcolithique, c'est-à-dire qui polissait la pierre ou commençait déjà de lui associer le bronze, ce sont par dizaines que ses stations ont été reconnues aujourd'hui dans la Chine du Nord ; on en a signalé beaucoup d'autres en Mongolie, en Sibérie, dans les deux Turkestans, et sa céramique peinte semble se relier à celle de types recueillis dans l'Asie Occidentale et l'Europe Orientale. Les filiations ne sont pas encore établies mais les contacts ne paraissent guère douteux. Le transport de produits à des distances énormes est établi par la présence de coquillages marins, les « cauries », dans les stations chalcolithiques du Koukou-nor, en pleine Asie Centrale. Et puisque ces hommes chalcolithiques échangeaient des produits et des techniques, il est bien naturel qu'ils aient échangé aussi des pratiques et des croyances. L'une des tâches de l'avenir sera de déterminer ce qu'il peut subsister de tréfonds commun néolithique dans les civilisations antiques du vieux monde et même jusqu'à nos jours.

L'image traditionnelle des premiers rapports entre la Chine et l'Asie Occidentale et celle de l'entrée de la Mongolie dans l'histoire générale du monde appellent des retouches non moins graves. Avant tout, nous ne devons pas être dupes de notre nomenclature : dans les derniers siècles qui précèdent l'ère chrétienne, la Mongolie n'était probablement pas occupée par des Mongols, le Turkestan ne l'était certainement pas par des Turcs.

Dès le III<sup>e</sup> et peut-être même le IV<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, il y a eu, à n'en pas douter, dans la Russie du Sud et l'Ouest de la Sibérie, une civilisation des steppes qui est probablement le fait de tribus indo-européennes. La première, elle a attelé le cheval, qui a passé ensuite au Sud-Ouest au Caucase et dans l'Iran, et au Sud-Est en Chine. Ces tribus n'écrivaient pas et usaient de matériaux périssables ; il est assez vraisemblable, toutefois, qu'il faille leur rapporter la création lointaine du vieil art animalier qu'on appelle surtout l'art des nomades et qui reproduirait sur bronze des types exécutés primitivement sur peau et sur bois.

Quelques siècles avant notre ère, cette région des steppes était occupée par des Scythes, puis par des Sarmates ; aujourd'hui, nous voyons généralement en eux des Indo-Européens et plus particulièrement des Iraniens nomades, cousins de ceux qui ont fondé, en Perse, l'empire achéménide sédentaire de Darius et de Xerxès. Mais l'aire des tribus indo-européennes s'étendait alors beaucoup plus à l'Est qu'on ne le croyait autrefois. Les fouilles des trente dernières années et une meilleure intelligence des textes historiques ont montré qu'outre qu'elles paissaient leurs troupeaux dans la presque totalité des Monts Célestes, ces tribus constituaient alors toute la population sédentaire de ce qui est aujourd'hui le Turkestan chinois et occupaient une partie Sud-Ouest de la province chinoise du Kansou.

Il est plus difficile de dire jusqu'où les Indo-Européens, les Iraniens nomades ou peut-être parfois semi-nomades, s'avançaient à cette date dans la Sibérie moyenne et la Mongolie. Au début du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, nous voyons s'organiser dans toute la Mongolie une confédération que les Chinois désignent sous le nom de Hiong-nou. Si l'orthographe était nouvelle, il n'en était pas de même du nom, attesté sous des graphies différentes au moins un demi-millénaire plus tôt. Or on peut tenir pour acquis que ces Hiong-nou sont identiques, quant au nom, aux Huns des grandes invasions, et que les Hiong-nou et les Huns n'étaient pas des Indo-Européens. Il est à peu près établi aujourd'hui que Hiong-nou et Huns étaient des Turcs, bien que ce dernier nom, qui n'est à l'origine qu'une épithète, fût encore inconnu. Mais, si la classe dirigeante de la confédération hiong-nou était turque, il ne s'ensuit pas que la confédération elle-même ne comprît pas d'éléments iraniens. En tout cas, ces nomades voisins de la Chine avaient subi de bonne heure des influences iraniennes dont les sources chinoises nous rendent un ample témoignage.

L'antiquité chinoise, fidèle à l'usage du temps où elle avait appris à se servir du cheval, l'attelait et ne le montait pas. Les nomades au contraire, rudes cavaliers, se livraient dans la campagne chinoise



à des incursions contre lesquelles les seigneurs chinois tentèrent de se prémunir par des remparts qu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère un empereur réunit dans le système continu que nous appelons la Grande Muraille. Mais cette défense passive n'était qu'un palliatif médiocre. Dès les environs de l'an 300 avant notre ère, le seigneur le plus exposé aux entreprises des nomades voulut opposer troupes montées à troupes montées, et pour ce faire substitua à la robe lâche, aux souliers, à l'épée courte des Chinois anciens, le pantalon, la ceinture de cuir, la botte et l'épée longue du nomade ; ce sont là le costume et l'armement qui, plus ou moins transformés, sont devenus peu à peu, au cours des siècles, le costume et l'armement ordinaires des Chinois. Or, MM. Laufer et Rostovtseff y ont insisté justement les premiers, ce sont là précisément le costume et l'armement iraniens ; il faut donc que les voisins nomades de la Chine, les Hiong-nou, les aient empruntés aux Iraniens plus anciennement. Nous ne nous étonnerons plus de voir le cavalier lancé au galop se retourner pour tirer la « flèche du Parthe » sur les tissus chinois du début de notre ère comme sur les monuments de la Perse sassanide.

\*  
\* \*

D'après la tradition chinoise, la Chine serait entrée en relations avec l'Asie Centrale dans les conditions suivantes. Au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, il y avait, aux confins de la Chine occidentale, dans



Quelques fonctionnaires de la province de Kéria (Turkestan chinois).  
Types de métissage irano-turc.

le Kansou, un peuple que les Chinois appellent les Yue-tché et qui était en butte, lui aussi, aux attaques des Hiong-nou. L'empereur chinois eut l'idée de conclure une alliance avec les Yue-tché pour

prendre les Hiong-nou à revers et leur dépêcha le général Tchang K'ien. Mais celui-ci ne trouva plus les Yue-tché qui, battus par les Hiong-nou, avaient traversé le Turkestan chinois et émigré en Sogdiane, puis en Bactriane, là où sont actuellement la partie Sud du Turkestan russe et la partie Nord de l'Afghanistan. Fait prisonnier par les Hiong-nou, Tchang K'ien se serait évadé après dix ans et aurait poussé jusqu'au campement royal des Yue-tché ; mais ceux-ci se trouvaient bien dans leur nouvelle patrie et ne bougèrent pas. Le général repartit pour la Chine et fut à nouveau pris et retenu un an chez les Hiong-nou ; il rentra enfin dans son pays, avec sa femme hiong-nou et un seul compagnon. Sa mission avait échoué, mais il rapportait du Turkestan russe la vigne et la luzerne. Ceci se passait en 126 av. J.-C., et Chinois et Européens ont toujours vu en Tchang K'ien l'homme qui avait ouvert la route des « pays d'Occident ». Il aurait inauguré la « route de la soie », cette route qui allait amener le précieux tissu du fond de la Chine, par le Turkestan chinois, à Tyr et à Sidon où on le parfilait pour qu'il fût plus léger et plus transparent au corps des matrones.

Le voyage de Tchang K'ien est très réel, mais je crains fort que le récit n'en soit pas aussi ancien qu'on le croit et que le roman ne l'ait beaucoup embelli. Il est d'ailleurs probable que les influences occidentales en Chine, à laisser même de côté les contacts pré-historiques ou les échanges par intermédiaires, remontent plus haut que le II<sup>e</sup> siècle. On a remarqué que la Chine du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dans le domaine de la philosophie et des sciences, semble respirer un air nouveau, et de bonnes raisons portent à reconnaître, dans la civilisation de cette époque, la trace de notions qui proviendraient de la Grèce et de l'Inde. Les Chinois, chez qui le lion n'a jamais existé, ont connu l'animal au I<sup>er</sup> siècle de notre ère par la Perse et l'ont alors appelé de son nom iranien ; mais ils l'avaient connu une première fois au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et cette fois sous son nom indien.

Quelle route idées et choses avaient-elles empruntée? Naguère encore, on n'eût envisagé que la « route de la soie » à travers le Turkestan chinois, avec un grand détour par la Bactriane ou à travers le Karakorum quand il s'agit de l'Inde. Aujourd'hui qu'on a trouvé au Nord des T'ien-chan occidentaux, dans l'Ili, des monnaies du Bosphore de *circa* 400 avant notre ère, on peut se demander si les routes des steppes au Nord des Monts Célestes, aussi bien par le Sud que par le Nord du Gobi, ne peuvent pas entrer en ligne de compte pour la Grèce. Et quant à l'Inde, si je crois que le Tibet Central était encore inconnu au début de notre ère et qu'on a tort, par suite, en prêtant à Ptolémée l'indication d'une route menant du Gange moyen en Chine par Lhasa, il suffit de la reporter plus à l'Est, par l'Assam et la Haute Birmanie, pour que la donnée du géographe alexandrin concorde avec celles des textes chinois ; peut-être cette route était-elle suivie déjà quelques siècles plus tôt.

\*  
\* ::

Quoi qu'il en soit, c'est aux alentours de l'ère chrétienne que les rapports entre l'Asie Occidentale et l'Extrême-Orient s'affirment et

se multiplient. C'est qu'une dynastie forte, celle des Han, capable de rayonnement et d'action extérieure, régnait alors en Chine, et il en sera de même plus tard avec les T'ang, avec les Mongols, avec les Mandchous.

Pour la route des steppes, nous ne saurions autant dire rien si une découverte faite de hasard il y a une quinzaine d'années, et précisée depuis lors par le colonel Kozlov, ne nous avait valu les trouvailles du Noïn-Oula, dans la Mongolie extérieure, au Nord d'Ourga. Des tumuli y ont été ouverts, peut-être tombes de chefs hiong-nou, où des objets éminemment périssables, comme des feutres ou des fourrures, se sont conservés merveilleusement pour avoir été comme stérilisés par de l'eau voisine du point de congélation. Deux inscriptions chinoises permettent de rapporter les tombes aux toutes premières années de l'ère chrétienne. Or, à côté de produits de l'art des nomades, le matériel de ces tombes comprend des soieries, laques et jades chinois, des décors d'inspiration iranienne, mais aussi des tissus où l'influence hellénique est si manifeste qu'ils doivent avoir été importés des bords de la Mer Noire. Autant de témoignages tangibles du commerce qui unissait ainsi, par l'Asie septentrionale, le monde méditerranéen et l'Extrême-Orient.

Mais la « route de la soie » garde la prééminence, et c'est aussi la route de l'art et de la religion.

Si nous commençons d'y voir clair, c'est grâce aux fouilles qui se sont poursuivies au Turkestan chinois depuis trente ans et qui nous ont rendu des peintures, des sculptures, plus encore peut-être les monuments de langues disparues et dont, pour plusieurs, nul ne soupçonnait même qu'elles eussent jamais existé. Dans les premiers siècles de notre ère, les oasis au Nord du Tarim et la région de Tourfan étaient occupées par des Indo-Européens blonds aux yeux bleus parlant une langue que nous appelons le « tokharien » ; ce « tokharien » constitue une branche spéciale de la famille indo-européenne, plus voisine à certains égards du slave et du celtique que du sanscrit et du persan. Les oasis méridionales usaient d'une autre langue indo-européenne, iranienne celle-là, et qui est assez vraisemblablement la langue des Saces, le « çâka ». Enfin, une dernière langue iranienne également disparue, le « sogdien » ou langue de la Sogdiane, a dû à l'activité commerçante de ceux qui la parlaient de devenir une sorte de *lingua franca* qui s'est répandue par toute l'Asie Centrale. Par ailleurs, la Chine, qui, depuis le voyage de Tchang K'ien, avait envoyé plusieurs fois des troupes au Turkestan chinois et y avait fondé des colonies militaires, entreprit la conquête régulière de tout le pays dans la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère.

Les Yue-tché émigrés de la Chine occidentale en Sogdiane et en Bactriane étaient très probablement des Indo-Européens eux aussi. Parlaient-ils « tokharien » ou « çâka », et le nom de Tokhariens qu'ils ont porté et qui a valu plus tard à la Bactriane d'être appelée le Tokharestan a-t-il désigné dès le début la langue que nous appelons de ce nom ! La question est encore débattue, mais le fait reste que les Yue-tché, les Indoscythes des auteurs classiques, devaient avoir des affinités ethniques étroites avec certaines populations du Turkestan chinois et qu'ils étaient en relations d'ambassades avec la cour de Chine.

Or les Yue-tché ou Indoscythes, parvenus en Bactriane et poussant jusqu'à l'Indus, succédaient à des dynastes grecs qui s'étaient maintenus là-bas après l'expédition d'Alexandre le Grand ; eux-mêmes étaient en contact avec les Iraniens sédentaires de la Perse des Parthes et de la Sogdiane ; enfin le bouddhisme, parti du bassin du Gange, poursuivait un apostolat qui débordait déjà au Nord-Ouest les frontières de l'Inde. Les Indoscythes se convertirent au bouddhisme, mais à un bouddhisme fortement imprégné d'éléments ira-



Fresque des Grottes des Mille Bouddhas, près de Touen-houang, représentant des princesses locales en costume de cour. Milieu du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle.

niens et qui s'exprima en images avec les traditions et les modèles de l'art hellénistique. C'est ce bouddhisme iranisant et cet art « gréco-bouddhique » qui, par l'intermédiaire des Indoscythes, gagna le Turkestan chinois, pour se répandre ensuite, à partir du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, jusqu'en Chine, d'où il passa en Corée et au Japon. Événement considérable dans l'histoire du monde puisque l'Extrême-Orient, qui dut ainsi aux Indoscythes sa première connaissance du bouddhisme, forme aujourd'hui la grosse masse des fidèles de Çâkyamouni. En fait, presque tous les premiers traducteurs des textes bouddhiques en chinois ont été soit des Indoscythes, soit des Parthes ou des Sogdiens, autrement dit des Iraniens ; les vrais Hindous ne sont intervenus que plus tard. Et l'histoire de l'art ne peut négliger non plus l'art gréco-bouddhique lui-même, dont l'influence est si sensible dans les fresques et la statuaire du Turkestan chinois ; mâtiné d'iranisme, puis modifié par l'inspiration plus proprement indienne de l'art Goupta, on le retrouve encore dans la Chine du Nord sous les Wei, au v<sup>e</sup> et au vi<sup>e</sup> siècle, quand tout cet apport étranger, assimilé.

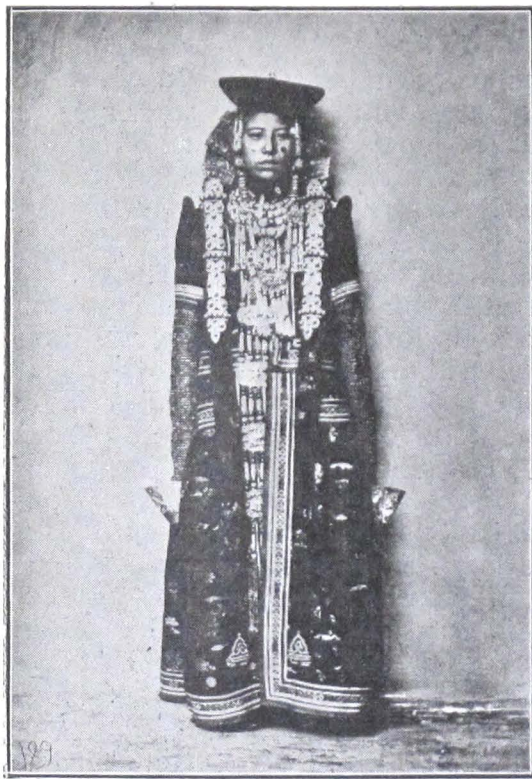
vivifié, recréé par une foi ardente et jeune, aboutit aux grands ensembles rupestres de Touen-liouang, de Yun-kang et de Long-men.



La confédération hiong-nou, créée au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère et qui s'étendait sur toute la Mongolie, eut le sort éphémère des empires nomades et se brisa vite en plusieurs tronçons. Les Hiong-nou de l'Ouest, après une longue station dans la Sibérie occidentale, reprirent une vigueur nouvelle pour devenir au V<sup>e</sup> siècle les Huns d'Attila ; quant aux hordes disloquées des Hiong-nou de l'Est ou du Sud, elles se livrèrent à des séries de déprédations sur le sol chinois, où certaines se fixèrent et se chinoïsèrent. A partir du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., le nord de la Chine, moins bien défendu, est de nouveau la proie qui attire les nomades faméliques ; ils se ruent à la curée et nous voyons surgir dans les provinces septentrionales une foison de principautés qui s'attaquent et s'entredétruisent, vassales et ennemies tour à tour d'un empereur chinois plus riche de prestige que d'armées et qui tantôt les utilise et tantôt les subit. Ce n'est pas un hasard si les empereurs romains se sont trouvés dans une position identique et au même temps.

Tous ces étrangers n'étaient pas des Turcs comme les Hiong-nou. Bien que le détail ethnique nous demeure incertain dans bien des cas, — et que d'ailleurs l'identité de langue n'implique naturellement pas l'identité de race, — on peut dire que, vers le début de

notre ère, les tribus de la famille « altaïque » comprennent trois groupes principaux disposés d'Ouest en Est : les Turcs qui sont l'élément le plus puissant, le plus nombreux, le plus policé, et qui tiennent la Mongolie entière ou à peu près ; les Mongols, établis probablement dans les régions boisées de la Mongolie du Nord-Est et dans la Mandchourie occidentale ; enfin les Toungous en Mandchourie. Chacun de ces groupes a subi l'attrait du grand empire voisin et a revendiqué à quelque moment sa part de butin. Parfois, le moment s'y prêtant, les nomades ont su s'organiser sur le modèle chinois et fonder en Chine un pouvoir assez stable pour prendre rang dans la série des dynasties chinoises régulières. Tels les Wei des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, qu'on dit souvent Toungous, mais qui étaient de langue turque ; tels plus tard les Khitan des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, les Joutchen des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, les



Type mongol, Princesse Daichairan, à Ourga (Mongolie Septentrionale).

Mongols proprement dits et enfin les Mandchous. Depuis le début de notre ère, la Chine du Nord a été une bonne moitié du temps au pouvoir d'allogènes.

Les « Altaïques » fixés sur le sol chinois s'élevaient vite en défenseurs de leur nouvelle patrie contre les empires où s'amalgamaient parfois les hordes demeurées dans la Haute Asie. De ces empires nomades, le premier qui ait réussi à étendre son pouvoir sur tout ce qui avait été l'ancienne confédération des Hiong-nou est celui des Jouan-jouan ou Avars (407-553), parents peut-être des Avars qui envahirent alors l'Europe et furent enfin anéantis par Charlemagne. Pour des raisons linguistiques qui conservent à mes yeux leur valeur, je maintiens depuis longtemps que ces Jouan-jouan ou Avars n'étaient pas des Turcs comme les Hiong-nou, et qu'il faut voir en eux le premier empire mongol de l'histoire. Mongols également ont été, selon moi, leurs cousins les Huns Blancs ou Hephthalites qui, vers l'an 500, vinrent s'abattre sur l'Afghanistan et exercèrent de terribles ravages dans le Nord-Ouest de l'Inde. Et il est vraisemblable qu'il faille voir aussi des Mongols dans les T'ou-yu-houen qui, dès le début du iv<sup>e</sup> siècle, avaient émigré au Sud-Ouest du Kansou, dans la région du Koukou-nor, où leur royaume ne fut détruit qu'en 663 par les Tibétains. T'ou-yu-houen et Jouan-jouan sont les premiers à avoir appelé leurs princes de ce titre de *qaghan* qui, soit sous cette forme, soit sous celle évoluée de *khan* s'est maintenu plus tard partout où Turcs et Mongols ont passé.

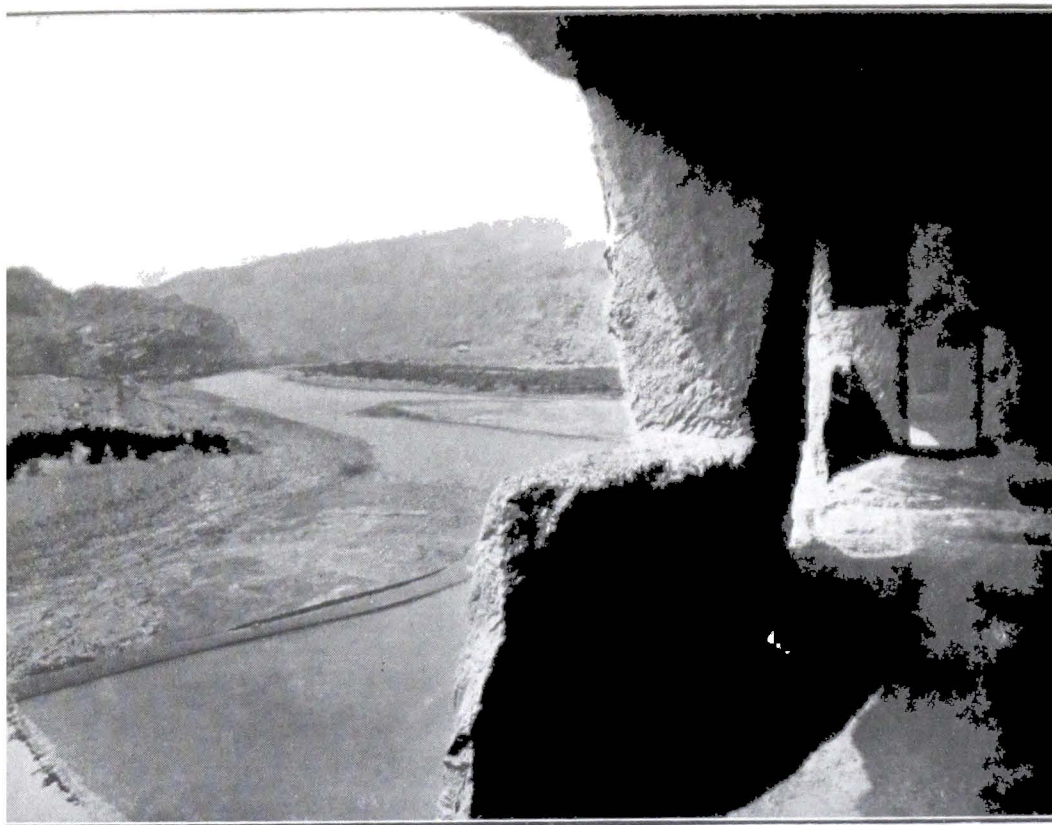
\*  
\* \*

Bien que les Wei tout au moins se soient constitué une écriture propre, il ne nous est parvenu aucun monument original de leur langue, non plus que de celle des Jouan-jouan. Par ailleurs, l'histoire des Wei se confond vite avec celle de la Chine elle-même. Quant aux Jouan-jouan, le récit de leurs querelles est sans grand intérêt pour l'histoire générale. Ce qui compte, c'est qu'ils avaient pour serfs forgerons, dans l'Altaï, des Turcs qui, en 551, se révoltèrent et, sur les ruines de l'empire jouan-jouan et à son image, organisèrent un grand empire turc, celui des Turcs T'ou-kiue, avec sa capitale dans la Mongolie extérieure, proche de l'Orkhon.

Le nom même de T'ou-kiue doit représenter un pluriel « mo-gol » (jouan-jouan) *Türkiit* de *türk*, mot à mot « fort », et c'est à ce moment-là seulement que le nom des « Turcs » se rencontre pour la première fois. Les T'ou-kiue soumièrent d'abord les éléments mongols des Jouan-jouan et toutes les tribus qui parlaient turc sans s'appeler encore elles-mêmes de ce nom. Moins de quinze ans plus tard, les esclaves de naguère avaient étendu leur pouvoir non seulement sur toute la Mongolie, mais sur une partie du Turkestan chinois, sur l'Ili, sur le Turkestan russe, sur le Nord de l'Afghanistan et ils échangeaient des ambassades avec l'empereur de Byzance, avec le souverain sassanide de Perse, avec l'empereur de Chine.

L'importance historique des Turcs T'ou-kiue ne doit d'ailleurs se mesurer ni à l'étendue de leur empire, ni à sa durée. Dès la fin du vi<sup>e</sup> siècle, ils s'étaient en réalité scindés en deux branches indépendantes et souvent ennemies, et la branche qui survécut le plus

longtemps, celle de l'Orkhon, fut renversée dès 745 par d'autres Turcs, les Ouigours. Ceux-ci furent à leur tour détruits en 840-841 par les Kirghiz et les Qarlouq, Turcs également. Il n'y eut plus par la suite de grand empire turc en Mongolie. Mais il reste à l'actif des T'ou-kiue d'avoir donné au monde turc une impulsion dont l'effet a continué pendant des siècles. Les Ouigours chassés de Mongolie se réorganisent dans la région de Tourfan ; le turc élimine peu à peu les anciennes langues indo-européennes du Turkestan chi-



Le cours du Mouzart-daria, affluent N. du Tarim (actuellement province du Sin kiang). Vue prise de l'entrée d'une grotte bouddhique à l'ouest de Koutcha.

nois ; les descendants des T'ou-kiue occidentaux occupent le Turkestan russe ; des hordes turques s'avancent dans la Sibérie occidentale, la Russie méridionale et jusqu'en Hongrie. Et nous ne sommes pas au terme des contre-coups lointains de ce grand ébranlement : il y faut joindre encore la fondation, au x<sup>e</sup> siècle, de l'empire turc de Mahmoud le Ghaznévide en Afghanistan, celle de l'empire des Turcs Seldjoucides d'Asie Mineure et enfin le progrès des Turcs Osmanli qui finissent par prendre Constantinople en 1453.

Si l'empire t'ou-kiue a été ainsi de plus de conséquence que celui des Jouan-jouan dont il s'était inspiré, il nous est aussi mieux connu, grâce aux monuments qu'il a laissés. En particulier, de grandes inscriptions funéraires de princes t'ou-kiue subsistent en Mongolie, rédigées en plusieurs langues dont l'une est le turc, écrit avec des caractères appelés abusivement « runiques » et qui dérivent d'une forme archaïque de l'écriture sogdienne. Elles retracent les

hauts faits de ces cavaliers infatigables avec une simplicité rude qui est comme traversée du souffle de la steppe. Après quoi, nous avons toute une littérature ouigoure, surtout faite de traductions, et notée d'ordinaire dans une écriture qu'on dit trop souvent encore empruntée au syriaque estranghelo des chrétiens nestoriens ; il n'y a aucun doute qu'elle est tirée de l'écriture sogdienne récente qui, par l'écriture sogdienne ancienne, remonte à une écriture sémitique araméenne ; elle est cousine du syriaque estranghelo, mais n'en dérive pas ; c'est enfin de l'écriture ouigoure que sont sorties plus tard les écritures mongole et mandchoue. L'alphabet inventé par les Phéniciens, qui a conquis l'Europe, a ainsi essaimé d'autre part jusqu'au bord de l'Océan Pacifique.

\*  
\* \*

L'affaiblissement rapide des T'ou-kiue septentrionaux en Mongolie et la ruine des T'ou-kiue occidentaux dans les Monts Célestes et les deux Turkestans furent dus en partie aux dissensions intérieures des nomades, mais beaucoup aussi à la diplomatie et aux armées de la Chine. A la fin du VI<sup>e</sup> siècle, l'unité de l'empire chinois, rompue depuis deux siècles, s'était refaite au profit d'une dynastie nouvelle, bientôt remplacée par celle qui devait, après les Han, laisser un souvenir glorieux entre tous, celle des T'ang. Les empereurs T'ang ont exercé à un moment une légémonie incontestée sur l'Asie moyenne et orientale. Leurs armées se sont avancées jusqu'à l'Oxus ; les Sassanides de Perse chassés par les Arabes ont réclamé leur appui ; un ambassadeur chinois, traité légèrement par un prince de l'Inde, le fit prisonnier avec l'aide d'auxiliaires tibétains et le traîna avec lui à la Cour de Chine. Mais, au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, la dynastie T'ang, au terme d'un long règne qui avait brillé dans les lettres et dans les arts, s'était amollie dans les plaisirs au point de provoquer une crise où elle faillit sombrer. Pour triompher des rebelles, il fallut faire appel à l'étranger, et des mercenaires turcs, iraniens et jusqu'à des Arabes ramenèrent un nouvel empereur dans la capitale que son père avait dû fuir. La situation était d'autant plus critique qu'un autre ennemi s'avérait menaçant : pour la seule fois au cours de l'histoire, les Tibétains étaient sortis de leurs montagnes et voulaient devenir à leur tour les maîtres de la Haute Asie.

Nous sommes mal renseignés sur l'histoire la plus ancienne des Tibétains. Au début de l'ère chrétienne, certaines de leurs tribus campaient certainement aux frontières occidentales de la Chine, au Sud du Kansou et à l'Ouest du Sseutch'ouan, et il est loin d'être sûr qu'aucune d'elles occupât encore le Tibet central. Mais les Tibétains étaient installés dans la région de Lhasa au moins depuis plusieurs générations quand, dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, un de leurs souverains se convertit au bouddhisme avec son peuple après avoir épousé une princesse chinoise et une princesse népalaise : double union qui symbolise assez bien l'évolution ultérieure du Tibet sous la double influence de la Chine et de l'Inde.

Les successeurs du roi Srong-btsan-sgam-po ne pratiquèrent que par intermittence sa politique de bonne entente avec la Chine. Peu à peu ils élargirent leurs frontières, intervinrent dans la Chine occi-



dentale et au Turkestan ; une de leurs armées poussa jusqu'en Mongolie et ils entrèrent même une fois dans la capitale des empereurs T'ang. Un texte retrouvé récemment montre que l'horizon géographique des Tibétains s'étendait alors bien au delà de leur pays. J'ai rapporté en effet un manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle qui est la traduction tibétaine d'un rapport établi pour le souverain des Turcs Ougours et qui décrit les peuples de la Haute Asie depuis la Corée jusqu'à l'Oural. Heureusement pour la Chine, cette curiosité intellectuelle et cette activité guerrière reposaient sur une base fragile. Quelques querelles dynastiques suffirent à disloquer l'empire improvisé et, dès le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, les Tibétains, rentrés dans la montagne, cessèrent de jouer un rôle dans la politique militante de



Groupe de paysans de la région de Khotan (Turkestan chinois) Types irano-turcs.

l'Asie. Mais il leur était réservé de propager et de faire prévaloir au dehors leur idéal religieux. La forme de bouddhisme qui peu à peu s'est élaborée chez eux, le lamaïsme, avec ses incantations et sa sorcellerie, était mieux au goût des nomades que le bouddhisme plus froid des Chinois. Aussi, les circonstances aidant, quand les Mongols, tout à la fin du Moyen Age, se convertirent pour de bon au bouddhisme, ce fut la forme lamaïque qu'ils adoptèrent. Lhasa est aujourd'hui la métropole religieuse des Mongols de Mongolie, comme de leurs frères les Bourriats de Transbaïkalie et même les Kalmouks de la basse Volga.

Le bouddhisme est la première religion étrangère qui, par le Turkestan chinois, soit parvenue en Extrême-Orient et la seule qui y ait acquis le statut d'une religion nationale ; mais, quelques siècles après lui, d'autres doctrines ont emprunté la même voie, et leurs fortunes, moins brillantes, ne sont pas toutes négligeables.

Trois de ces doctrines ne nous retiendront pas longtemps ; ce sont le judaïsme, le mazdéisme et l'islam.

Pour le judaïsme, on a recueilli des documents judéo-persans dans la partie occidentale du Turkestan chinois et j'ai découvert à Touen-houang un manuscrit hébreu des environs de l'an 800, cahier de prières d'un Samaritain que le commerce sans doute avait poussé alors jusqu'aux frontières de Chine. Il y avait aussi des Juifs à Canton au ix<sup>e</sup> siècle, mais qui étaient venus par mer presque sûrement. C'est également de l'Inde, et par voie maritime, que provenait la colonie juive établie à K'ai-fong-fou du Honan vers l'an 1100 et qui a duré presque jusqu'à nos jours. Nous savons bien qu'au xvii<sup>e</sup> siècle il y avait une synagogue à Ning-hia du Kansou et ces Juifs de Ning-hia, selon toute apparence, étaient arrivés par l'Asie Centrale, mais nous ignorons tout d'eux hors leur existence. Malgré quelques mentions épisodiques dans les chroniques, les Juifs n'ont en somme pas joué de rôle dans l'histoire de la Haute Asie et de la Chine.

Le cas du mazdéisme est plus embarrassant. Les sources musulmanes le disent pratiqué chez les Ouïgours de Tourfan. Par ailleurs, les ouvrages chinois indiquent plusieurs « temples du dieu céleste du feu » (des pyrées?), nomment Zoroastre et spécifient que sa religion fut introduite à la capitale des T'ang en 621 ; d'autres textes pourraient être invoqués et j'ai même des raisons de penser que le mazdéisme s'était implanté en Chine dès le vi<sup>e</sup> siècle. Mais aucun document spécifiquement mazdéen ne s'est retrouvé jusqu'ici ni au Turkestan chinois, ni en Chine.

L'islam est le dernier venu. Entre le x<sup>e</sup> et le xv<sup>e</sup> siècle il a achevé la conversion du Turkestan chinois, en superposant souvent d'ailleurs ses lieux saints à d'anciens sanctuaires bouddhiques, et, à partir de la seconde moitié du xii<sup>e</sup> siècle, nous le voyons installé en Chine où il compte aujourd'hui plusieurs millions d'adhérents. Son expansion en Extrême-Orient semble avoir été largement liée aux mouvements militaires et aux déportations de l'époque mongole, mais le détail de son histoire nous y échappe à peu près complètement.

Restent le manichéisme et le christianisme, sur lesquels nous sommes informés aujourd'hui avec assez de précision.

\*  
\* \*

Le manichéisme, la religion dualiste fondée au iii<sup>e</sup> siècle par Mâni de Babylone et qui pose la coexistence et l'opposition éternelles d'un principe bon et lumineux et d'un principe mauvais et obscur, ayant chacun son domaine et chacun sa création, fut en passe un moment de devenir une religion universelle. A la fin du iv<sup>e</sup> siècle il florissait en Afrique ; saint Augustin lui appartint neuf ans. L'église chrétienne poursuivit avec acharnement le manichéisme lui-même, puis les diverses sectes qu'il inspira ; on sait les horreurs

de la guerre des Albigeois. En Orient, l'islam ne montra pas un moindre zèle. Aussi le manichéisme finit-il par s'éteindre dans le monde méditerranéen ; ses livres et par suite son système n'étaient plus connus que par les réfutations de ses adversaires.

Mais le manichéisme, deux ou trois siècles après sa fondation, quand il était encore capable de prosélytisme, avait gagné l'Asie Centrale et l'Extrême-Orient. Parvenu en Chine dès le VII<sup>e</sup> siècle, dénoncé et combattu, on le toléra cependant et quelques-uns de ses principaux textes furent traduits ou adaptés en chinois. Un événement imprévu le servit. En 762, un rebelle chinois fit appel au *qaghan* des Turcs Ouigours qui vint occuper la capitale orientale des T'ang et y rencontra un haut dignitaire manichéen. L'Ouigour jusque-là chamaniste fut conquis par la cosmogonie épique et l'ascèse de Mâni ; rentré dans son territoire de l'Orkhon, il proclama le manichéisme religion d'état. Dès ce moment, le sort du manichéisme, en Chine et dans la Haute Asie, se trouva lié à celui des Ouigours. Tant qu'ils furent puissants, la Chine multiplia aux Manichéens les autorisations et les prévenances ; des sanctuaires manichéens s'élevèrent un peu partout, à la capitale et dans les provinces. Mais les tenants des vieilles doctrines chinoises, confucéens et taoïstes, jaloux déjà du bouddhisme, supportaient avec impatience l'emprise de religions nouvelles. A peine les Ouigours tombés, en 840-841, un édit impérial condamna le manichéisme en 843, et celui-ci ne gagna naturellement rien, bien au contraire, à la proscription générale qui, en 845, frappa tous les cultes d'origine étrangère, y compris le bouddhisme. Quand la persécution cessa, le bouddhisme, qui avait poussé dans le pays des racines profondes, put rebâtir ses temples détruits ; le manichéisme, moins solidement établi, ne recouvra jamais en Chine la situation que l'édit de 843 lui avait fait perdre. Il ne mourut pas cependant, et c'est là l'indice de l'extraordinaire vitalité de la doctrine et de la séduction qu'elle exerçait sur les masses. De même que le manichéisme pourchassé en Occident s'était survécu dans les diverses dénominations des Cathares et jusque chez les Vaudois, la doctrine dualiste donna naissance en Chine à de grandes sectes végétariennes qui jouèrent un rôle important dans les provinces de l'Est et du Sud-Est, en particulier au Tchökiang et au Foukien. Ces néo-Manichéens n'ont pas été sans influence sur la grande école philosophique chinoise du XII<sup>e</sup> siècle ; il est symptomatique que Tchou Hi, l'Aristote de l'Extrême-Orient, ait été un foukienois. Les épigones du manichéisme chinois sont d'ailleurs restés plus fidèles à la tradition du maître que leurs lointains cousins d'Europe ; eux du moins gardaient un souvenir vivant de Mâni, l'Apôtre de la Lumière, et deux œuvres capitales du manichéisme furent même incorporées en 1019-1025, un peu par surprise, dans une recension officielle du *Canon taoïque*. Un chapitre de Marco Polo retrouvé il y a quelques années montre qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les Manichéens formaient encore au Foukien un bloc compact. Nous les suivons jusqu'au seuil du XVII<sup>e</sup> siècle, longtemps après que les voix des derniers disciples de Mâni s'étaient tues en Occident.

Du manichéisme ouigour dans la Haute Mongolie, il ne nous reste qu'une inscription, d'importance capitale d'ailleurs. Mais, après la ruine de leur empire, en 840-841, les Ouigours fondèrent un nouveau royaume dans la région de Tourfan, et là les fouilles alle-

mandes ont recueilli, outre des fragments de fresques et d'admirables miniatures, toute une littérature manichéenne dans les écritures et les langues les plus diverses. La grotte aux manuscrits de Touen-houang a valu à Sir Aurel Stein et à moi-même un appoint de textes manichéens en chinois et en turc. Ces découvertes justifient peut-être les voyageurs du XIII<sup>e</sup> siècle qui, tel Guillaume de Rubrouck, dénoncent jusque chez les Mongols « l'hérésie dualiste ». Le manichéisme de l'Asie Centrale a disparu cependant, et peut-être avant le manichéisme chinois.

C'est d'une part, qu'éteint dans son pays d'origine, il n'avait plus de métropole vers qui se tourner, et c'est surtout que sur lui, comme sur le bouddhisme, l'Islam a passé, qui a tout nivelé. Mais il est caractéristique des liens qui joignent tout l'ancien monde qu'il faille aller aujourd'hui au Turkestan ou en Chine pour commenter dûment tel traité de saint Augustin.

\*  
\* \*

La dernière des grandes religions qui ait passé de bonne heure par l'Asie Centrale est le christianisme, sous la forme du christianisme nestorien.

Nestorius, patriarche de Constantinople, fut condamné en 431 par le concile d'Ephèse pour avoir soutenu qu'il y avait dans le Christ non seulement deux natures, mais deux personnes. Sans rechercher ici dans quelle mesure Nestorius est vraiment res-



M. Paul Pelliot dans la grotte aux manuscrits de Touen-houang (à la lisière orientale du Turkestan chinois). Cette grotte, murée au XI<sup>e</sup> siècle, fut découverte accidentellement en 1900 ; visitée à la fin de 1907 par le savant anglais Aurel Stein, elle fut explorée de nouveau au début de 1908 par M. Paul Pelliot que l'on voit au milieu de l'amas des milliers de manuscrits qu'elle contenait, et qui ont fourni aux archéologues un inestimable appoint.

ponsable des théories qu'on lui a prêtées, il suffit de noter que le système auquel il a donné son nom compta bientôt des adeptes nombreux et fervents. Poursuivis dans le bassin méditerranéen, ils trouvèrent un asile dans la Perse sassanide ; à partir de la fin du V<sup>e</sup> siècle

cle, l'église nestorienne devient en quelque sorte l'église chrétienne nationale de Perse.

L'Occident étant fermé au nestorianisme, il dirigea sa propagande vers l'Orient. Dans l'Inde, il annexa les communautés qui se réclamaient de l'apôtre saint Thomas. Surtout, il envoya des missionnaires en Asie Centrale. Nous ne savons à quelle date ceux-ci pénétrèrent au Turkestan chinois ; un fait est toutefois certain, établi par des textes historiques chinois et confirmé par le célèbre monument syro-chinois de 781 qui fut exhumé à Singanfou en 1623 ou 1625 : en 635, le religieux chrétien A-lo-pen arrivait à la capitale des T'ang, et trois ans plus tard un édit impérial l'autorisait à y bâtir un monastère. L'inscription de 781 relate les vicissitudes par lesquelles le nestorianisme de Chine passa pendant le premier siècle et demi de son histoire ; des textes indépendants, en particulier un *Eloge de la Sainte Trinité* dont j'ai retrouvé le manuscrit à Touenhouang, ajoutent quelques touches au tableau. Mais l'édit de proscription de 845 frappa à mort une église qui ne comptait qu'un nombre restreint de fidèles, avec un clergé venu en grande partie du dehors. Si le bouddhisme refleurit après la persécution, si le manichéisme lui-même se maintint en se transformant, il n'est autant dire plus question du christianisme en Chine, après 845, pendant trois cents ans. Nous le retrouvons au XII<sup>e</sup> siècle dans les provinces les plus septentrionales, comme la religion d'éléments non chinois de la population. Mais alors nous sommes déjà à la veille de l'époque mongole. Ces chrétiens-là ne se rattachent par aucun lien à l'ancienne église de Chine ; ils relèvent uniquement des communautés nestorienne de la Haute Asie.

Les sources musulmanes et même chinoises parlent de chrétiens qui vivaient au X<sup>e</sup> siècle dans des points divers du Turkestan chinois, et cette fois encore les missions allemandes ont recueilli de nombreux manuscrits chrétiens dans la région de Tourfan ; mais ce sont là des matériaux bruts, dont l'histoire doit se borner jusqu'ici à constater qu'ils existent. D'autre part, ils nous laissent parmi les populations sédentaires du Turkestan. Or c'est chez les nomades que nous trouvons le plus de chrétiens au XIII<sup>e</sup> siècle, et ce sont surtout les étapes de cet apostolat des nomades qu'on aimerait à pouvoir retracer.

Par bonheur, un texte syriaque fournit de hasard une information précieuse. Le chroniqueur Bar Hebraeus a conservé l'essentiel d'une lettre de 1009 où l'archevêque de Merv demande au patriarche nestorien des tolérances en matière de jeûne pour de nouveaux convertis, les Turcs Kéraït. Le nom des Kéraït, s'il n'est pas interpolé par Bar Hebraeus lui-même, apparaît ici pour la première fois, mais on le retrouve un peu moins de deux siècles plus tard comme celui d'une grande tribu établie dans la région de l'Orkhon et dont le prince aida Gengis-khan, qui l'abattit ensuite. Or, les Kéraït du XIII<sup>e</sup> siècle étaient effectivement des chrétiens. La légende du Prêtre Jean, le potentat chrétien des « Indes », aux richesses fabuleuses, est née probablement à propos du négus d'Abyssinie, mais, quand l'Occident la transporta en Asie Centrale, c'est au souverain chrétien des Kéraït qu'elle s'attacha de préférence. C'était un Kéraït que le chancelier chrétien Tchinqai, avec qui Jean du Plan Carpin, l'envoyé d'Innocent IV, fut en relations à la cour du second succes-

seur de Gengis-khan. Kéraït aussi était la princesse Sorgaqtani, la mère des deux grands khans Mongka et Khoubilai et aussi d'Hulâgu, le destructeur du califat de Bagdad. Mais les Kéraït n'étaient pas alors les seuls nomades chrétiens de la Haute Asie. Au sud du Gobi



Un épisode de la fête du Nouvel An chinois, à Touden-houang  
(à la lisière du Turkeslan chinois).

cette fois, à l'angle Nord-Est de la grande boucle du Fleuve Jaune, vivaient les Ongut, dont le chef chrétien, le « prince Georges » de Marco Polo, fut ramené de la foi nestorienne au catholicisme par Jean de Monte-Corvino, le futur archevêque de Pékin.

Les textes concernant ces chrétiens de l'époque mongole sont à la fois très nombreux et d'une richesse extrême, et plusieurs cimetières chrétiens ont été retrouvés tant dans la vallée de l'Ili qu'au Nord de Pékin. Toutefois le christianisme ne paraît guère avoir été pratiqué alors en Chine par de vrais Chinois. Aussi, quand, en 1368, la dynastie nationale des Ming chassa les Mongols, le christianisme pâtit-il de la faveur que la dynastie étrangère lui avait témoignée. Il végéta cependant au moins deux siècles, car, lors de l'arrivée des Jésuites, aux alentours de l'an 1600, on savait encore dans la Chine septentrionale ce qu'étaient les « sectateurs de la Croix ». Quant aux chrétiens Kéraït et Ongut de Mongolie, coupés du patriarchat nestorien de Mésopotamie par l'islamisation des deux Turkeslans, ils finirent par passer, eux aussi, au lamaïsme.

De la propagande nestorienne en Asie Centrale, naguère si féconde, il ne restait plus désormais que des pierres tombales incompréhensibles et des manuscrits ensevelis. Quelque souvenir du christianisme

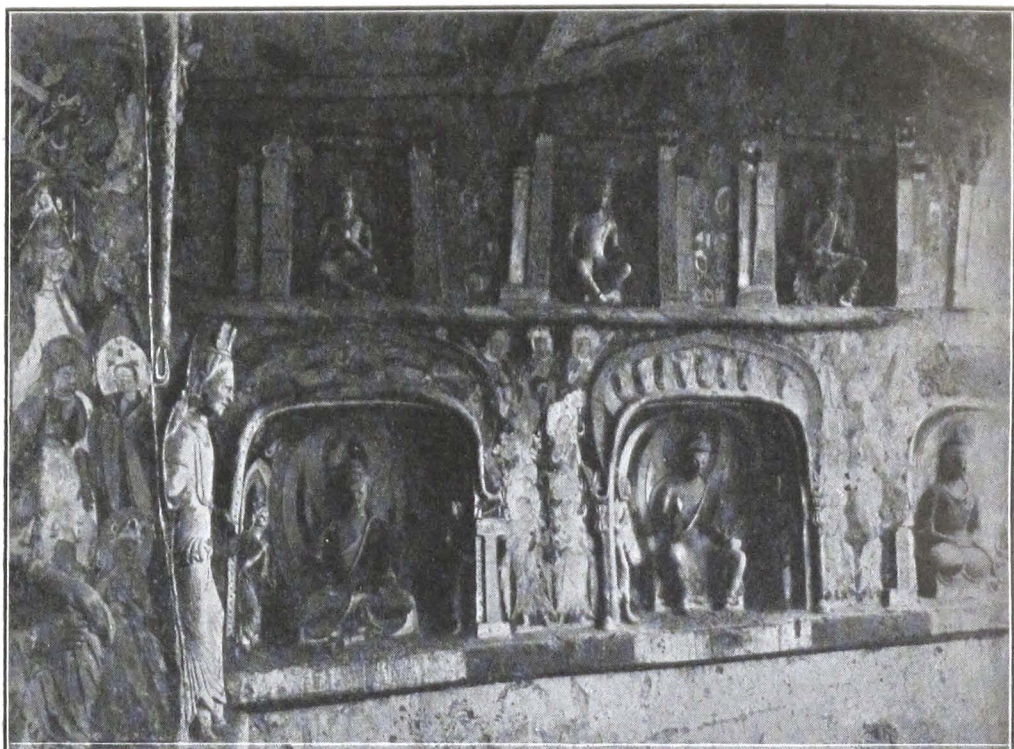
flottait encore toutefois dans les esprits. Quand, aux premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, Benoit de Goes traversait la partie septentrionale du Turkestan chinois, il argumenta devant le prince de Karachar avec des docteurs musulmans et il eut la surprise de voir le prince reconnaître la religion de ses aïeux dans la foi qu'il prêchait.

\*  
\* \*

La coalition qui, en 840-841, mit fin à l'empire ouïgour se montra inapte à rien édifier sur ses ruines ; la Mongolie, privée d'un chef, retourne à une poussière de tribus. Du moins les régions plus méridionales échappent-t-elles alors à l'anarchie. Dans l'Ouest du Turkestan chinois et le Nord-Est du Turkestan russe, les Turcs islamisés fondent des dynasties. Préparée par dix siècles de civilisation bouddhique, la population indo-européenne désormais turcisée s'assimile assez vite la culture islamique. Le x<sup>e</sup> siècle verra paraître deux ouvrages turcs capitaux, un *Art de Régner* et le grand dictionnaire turc de Kachgarî. Plus à l'Est, le nouveau royaume ouïgour de Tourfan, bouddhiste et manichéen, hérite de la tradition de l'Orkhon et peut appuyer son organisation désormais sédentaire sur une population qui a subi fortement l'influence civilisatrice de la Chine. Enfin, à la limite orientale de la province chinoise du Kansou, naît le royaume mi-nomade, mi-sédentaire des Si-Hia ou Tangout, aux affinités tibétaines, qui ne sera détruit que par Gengiskhan. Peuple presque inconnu la veille, qui se crée bientôt, à l'image de l'écriture chinoise, une écriture propre d'une complication extrême ; on n'en connaissait encore, il y a trente ans, que trois inscriptions et quelques monnaies ; nous avons aujourd'hui des milliers de textes si-hia et nous savons que l'énorme *Canon bouddhique* fut alors entièrement traduit et même imprimé dans cette langue.

Mais ce sont alors les nomades les plus orientaux qui, à peine issus de leurs vallées et de leurs bois, prétendent à fonder des empires. Après le demi-siècle de dissensions qui a suivi la chute des T'ang, la Chine retrouve pour un temps son unité sous la dynastie nationale des Song, qui commence en 960 et va durer plus de trois siècles. Dès ce moment toutefois, les Khitan, Mongols métissés de T'oungous, à cheval sur la Mongolie orientale et l'Ouest de la Mandchourie, avaient fait leur apparition dans la plaine de Pékin. La Chine immense, riche de toutes les ressources mais paralysée aussi par tous les égoïsmes d'une civilisation raffinée, ne sut pas refouler cette maigre horde d'envahisseurs, et crut plus sage en fin de compte de faire leur part, à ce qu'elle jugeait le moindre prix : après une résistance sans gloire, les territoires au Nord du Fleuve Jaune furent abandonnés aux Khitan, qui prirent rang parmi les dynasties régulières sous le nom chinois officiel de Leao. Leurs premiers empereurs gardaient la vigueur et la hardiesse des nomades ; l'un d'eux mena ses cavaliers jusqu'aux bords de l'Orkhon, aux anciennes capitales des T'ou-kiue et des Ouïgours. Mais il en advint des Khitan comme de tous les nomades qui se fixaient en vainqueurs sur le sol de la Chine et que, par un choc en retour, la civilisation chinoise conquérait bientôt. Au bout de quelques

génération, les Khitan s'étaient policés, chinoisés, ils s'étaient créés, eux aussi, une et même deux écritures dont nous commençons de connaître des monuments encore indéchiffrés, mais ils avaient perdu leurs vertus guerrières. La Chine des Song eût pu profiter elle-



Quelques sculptures, en argile peinte, des grottes des Mille Bouddhas de Touen-houang. Première moitié du <sup>v</sup>e siècle.

même de cet affaiblissement ; elle recula devant l'effort et crut plus expédient de faire prendre les Khitan à revers en lançant contre eux d'autres nomades, tous frais ceux-là, les Joutchen de Mandchourie, ancêtres ou tout au moins grands oncles des Mandchous.

C'était une politique à courte vue. Dès 1115, les Joutchen entraient à Pékin, et la ruine des Khitan était consommée en 1125 ; certaines de leurs tribus, par le soubresaut d'un chef énergique, traversèrent toute l'Asie Centrale pour aller fonder dans le Nord-Est du Turkestan russe le nouveau royaume des Kara-Khitaï ou « Khitan noirs » ; de la domination chinoise des Khitan, il ne survécut que le nom de Cathay donné pendant le Moyen Age à la Chine du Nord et qui est resté le nom de la Chine en russe et chez quelques peuples orientaux. Mais, les Khitan disparus, les Joutchen ne rentrèrent pas en Mandchourie. Maîtres déjà du territoire de ceux qu'ils avaient vaincus, leur élan les jeta sur les Song qui les avaient appelés et qu'ils chassèrent de leur capitale. La frontière méridionale des Khitan était le Fleuve Jaune ; celle des Joutchen fut le Fleuve Bleu. La leçon ne servit pas. Moins d'un siècle plus tard, lasse de lutter contre un adversaire que le passage trop brusque à la vie sédentaire avait cependant bien amolli, la Chine des Song rêvait encore du système néfaste qui lui avait déjà coûté si cher : comme



elle avait compté sur les Joutchen pour abattre les Khitan, elle se crut sauvée quand apparurent, à la frontière nord des Joutchen, les Mongols de Gengis-khan.

\*  
\* \*

La vie de Gengis-khan est sans doute l'aventure la plus prodigieuse que le monde ait connue. Un orphelin inculte, chef nominal d'une poignée de nomades barbares, mène jusqu'à 30 ans, en bordure de la plaine mongole, une existence misérable et traquée ; et il meurt fondateur d'un empire qui va provoquer, en Asie et en Europe, un bouleversement plus profond et plus durable que n'avaient fait les campagnes mêmes d'Alexandre le Grand. Magnifique exemple de ce que peut l'homme à la volonté implacable, qui a dans son étoile une confiance réfléchie, quand les circonstances s'y prêtent et si l'accident ne vient pas trancher trop tôt sa destinée.

Le rôle des Mongols avant Gengis-khan nous est fort mal connue. C'étaient, selon moi, des tribus de langue mongole qui avaient déjà fondé, du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, l'empire jouan-jouan de Mongolie,



Haut-relief bouddhique de Toumchouq, à l'Est de Kachgar. Figures modelées en argile, cuites par l'incendie du temple. Environ 600 ap. J.-C.

le royaume T'ou-yu-houen du Koukou-nor et le royaume hephthalite d'Afghanistan ; mais, dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, l'hégémonie était revenue aux Turcs et pour longtemps. L'épigraphie turque du VIII<sup>e</sup> siècle, les textes chinois des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> parlent des Tatar (dont nous avons fait « Tartares »), un peuple apparemment de langue mongole, dont l'habitat semble s'être étendu le long de la Grande Muraille depuis le Nord du Kansou jusqu'aux lacs Khulun et Buïr

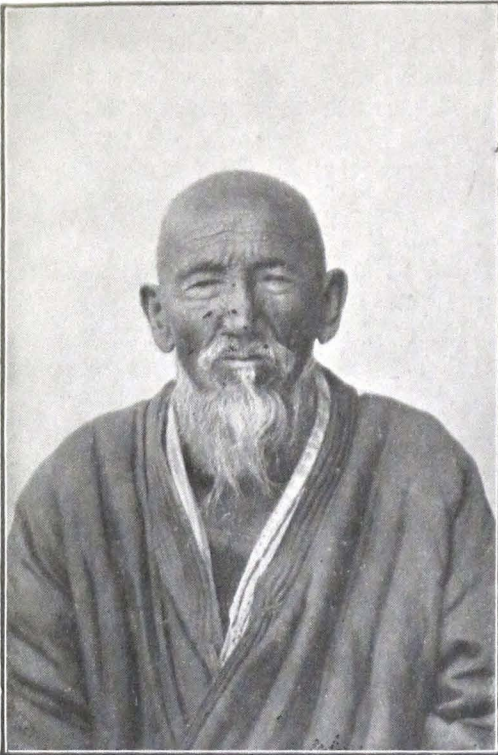
dans le Nord-Est de la Mongolie. Quant au nom même de « Mongol », il se rencontre une fois, sans plus, dans les énumérations ethnographiques des *Histoires des T'ang*. On le retrouve dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle comme la désignation d'un royaume en lutte contre les Joutchen et dont l'histoire est encore mal éclaircie ; en tout cas, ce premier royaume « mongol » n'existait déjà plus quand Gengis-khan naquit, en 1155 probablement.

Gengis-khan parvenu à l'empire, la légende eut tôt fait de magnifier ses origines et les incidents de ses premières années. La vérité est d'autant moins aisée à dégager que l'historien doit faire appel à des œuvres rédigées dans des langues très diverses, mongoles, chinoises, persanes, sans compter les autres ; certains des textes sont inédits ; presque aucun n'est traduit, ou du moins bien traduit. Le cadre chronologique est fourni par la Chine et par la Perse, l'atmosphère par l'*Histoire secrète des Mongols* que je compte publier bientôt. L'*Histoire secrète* a été rédigée dès 1240, treize ans seulement après la mort du conquérant et c'est de beaucoup le document le plus ancien ; mais les événements et même les discours y sont souvent rapportés en couplets rythmés, fragments d'épopée que des aèdes récitaient. Le conteur est un hôte toujours bienvenu sous la tente du nomade crédule, qui a l'émotion facile des êtres simples. Nous autres, de jugement plus froid, nous goûtons cette poésie rude, aux élans parfois sauvages, si évocatrice du milieu qui l'a inspirée ; mais nous ne nous sentons pas tenus d'accorder une créance entière aux traditions qu'elle a fixées. Sous ces réserves, voici, en gros, comment les faits m'apparaissent.

Le futur Gengis-khan, de son vrai nom Temudjin, est né en 1155 dans un campement du cours supérieur de l'Onon, proche la frontière actuelle de Transbaïkalie. Son père Yesugei était un petit chef du clan Qiyat, subdivision du groupe Bordjigin du peuple des « Mongols » proprement dits. Ces Mongols (au sens strict) nourrissaient une vieille querelle avec leurs voisins du Sud-Est, le peuple beaucoup plus important des Tatar qui parlaient mongol eux aussi : et, vers 1167, les Tatars empoisonnèrent Yesugei. Temudjin avait trois frères cadets, Qasar, Qatchioun et Temugé, une sœur au berceau Temulun et deux demi-frères. Les agnats de Temudjin profitèrent de l'occasion pour saisir l'héritage de l'orphelin. Mais sa mère, Œlun-éké, plutôt que de se résigner à la déchéance, emmena fièrement ses enfants, qu'elle éleva dans la montagne avec des fruits sauvages et, de temps en temps, le gibier que les garçons attrapaient. Un fait donnera la note des mœurs de nos jeunes Mongols : Temudjin adolescent tua froidement d'une flèche un de ses demi-frères qui lui avait enlevé successivement une alouette et un petit poisson.

Quand la mère de Temudjin s'était éloignée sans bestiaux et sans chevaux, les proches qui la dépouillaient avaient escompté pour elle et pour les siens, dans la montagne, une fin misérable qui éteindrait les revendications. Aussi virent-ils avec appréhension que tout ce petit monde avait grandi, trempé par les privations, et qu'ils auraient bientôt en face d'eux un chef de famille, très jeune encore, mais ardent et prêt à faire valoir ses droits ; ils décidèrent de s'emparer de Temudjin. Temudjin fut pris, mais réussit à s'échapper.

L'existence reprit, rude et précaire, mais peu à peu s'améliora : Temudjin avait maintenant neuf chevaux. Las de la vie d'*outlaw*,

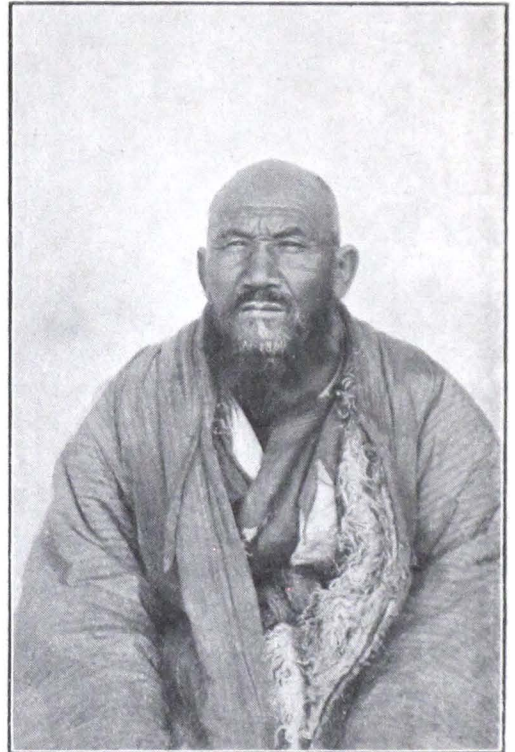


Type irano-turc de Kachgar (Turkeslan chinois. Province actuelle de Sin kiang).

il aspirait à reprendre place parmi les nobles de sa tribu ; pour s'affirmer, le moment lui parut venu de fonder un foyer. Autrefois son père l'avait fiancé, âgé de neuf ans, à une fille des Mongols Qongrat. Temudjin alla rappeler l'engagement ancien, et il avait si bonne mine que son futur beau-père acquiesça. Temudjin revint auprès des siens avec sa jeune femme Börté, son aînée d'un an, et une pelisse de zibelines noires que sa belle-mère envoyait rituellement à son père, bien que celui-ci fût mort depuis longtemps.

Toute la famille, franchissant au Sud la montagne, émigra alors des sources de l'Onon à celles de la Kerulen. On se rapprochait ainsi des pâturages de la Haute Tûla, affluent de l'Orkhon, où campait le prince des Kéraït, Togroul, plus connu sous le titre de Ong-khan (le khan « roi ») que les Joutchen lui décernèrent plus cruel, mais puissant. Nous retrou-

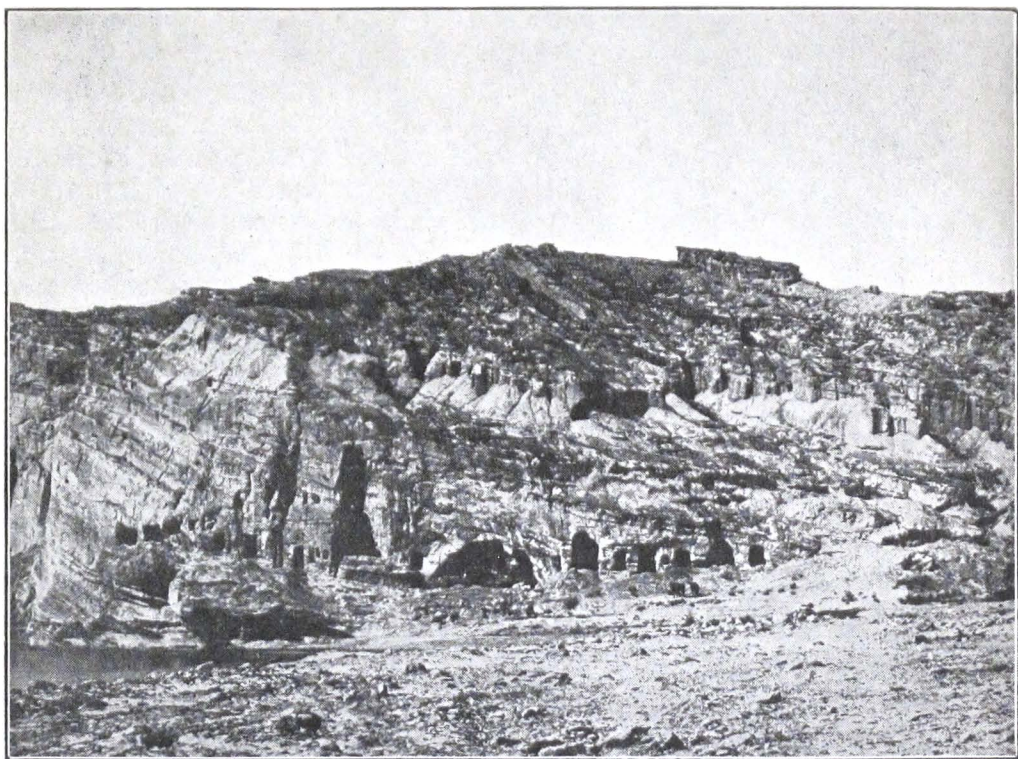
tard ; un homme borné, peureux, vous ici nos « Turcs Kéraït » convertis au christianisme dans les premières années du XI<sup>e</sup> siècle, et qui, au XIII<sup>e</sup>, dominaient dans le bassin de l'Orkhon. La légende des origines mongoles ne leur fait aucune place, et il est encore difficile de dire si les Kéraït étaient des Mongols qui avaient fortement subi l'influence turque ou des Turcs en voie de se mongoliser ; en tout cas, beaucoup des titulatures kéraït étaient turques, et Togroul est plutôt un nom turc qu'un nom mongol. Autrefois, Yesugei, le père de Temudjin, avait rendu service à Togroul, qui s'était proclamé son « frère juré » (*anda*). Temudjin ne redoutait plus seulement les jalousies de son clan ; en sortant de l'ombre, il s'exposait aux vieilles rancunes d'autres adversaires dans le groupe « mongol » et même hors de lui ; il lui fallait un appui, qu'il crut trouver



Type irano-turc de Tschoukhou, à l'Est de Kachgar.

en faisant état de l'amitié qui avait uni Ong-khan et Yesugei. Pour ne pas se présenter à Ong-khan les mains vides, il lui porta, comme au représentant de son père défunt, la pelisse de zibelines noires offerte par la mère de Börté. Ong-khan, touché, promit d'aider Temudjin.

Temudjin, à son tour, se félicitait d'autant plus du tour que prenaient ses affaires qu'il venait de s'attacher deux compagnons fidèles, Börtchou et Djelmé. Mais une épreuve l'attendait. Un peuple turco-mongol du Nord-Ouest, les Merkit, vivant au Nord des Kéraït de l'autre côté des monts, n'oubliaient pas que jadis Yesugei avait conquis sa femme, la mère de Temudjin, en la ravissant à un Merkit qu'elle venait d'épouser. Ils tombèrent au petit matin sur le campement de Temudjin, où il n'y avait que neuf chevaux. Citons ici *l'Histoire secrète* : « Temudjin monta un cheval. Q̄lun-éké monta un cheval. Qasar monta un cheval. Qatchioun monta un cheval.



Les grottes bouddhiques de Qyzyl au N.-O. de Koutcha, vallée du Mouzart, creusées à flanc de colline

Temugé monta un cheval. Belgutai (le demi-frère survivant) monta un cheval. Börtchou monta un cheval. Djelmé monta un cheval. Q̄lun-éké prit Temulun sur sa poitrine. On prépara un cheval de main. Il manqua un cheval pour Börté. » Autrement dit, Temudjin fuyait avec sa mère, ses frères, sa sœur, son demi-frère et ses deux compagnons, et se réservait un cheval de main à tout événement ; mais il abandonnait sans ciller sa femme Börté aux Merkit, qui la capturèrent en effet.

Temudjin avait couru grand risque et avait eu grand peur ; il monta remercier le Ciel sur le mont sacré Bourqan-qaldoun ; puis il prépara sa revanche. Ong-khan confirma son appui. Temudjin

envoya alors ses frères au chef d'un clan de « Mongols », Djamouqa. avec qui, dans sa petite enfance, il avait conclu en jouant un pacte de « frère juré ». Djamouqa ne se déroba pas. On partit en campagne contre les Merkit qui furent surpris et défaits ; Temudjin retrouva Börté avec transports ; son fils aîné Djötchi naquit peu après et bien que Temudjin, par politique, n'ait jamais mis de différence entre Djötchi et les autres fils que Börté lui donna par la suite, la rumeur publique, et même familiale, fut toujours que Djötchi n'était pas le fils de Temudjin, mais du Merkit Tchilger-bökö.

L'appui d'Ong-khan, l'alliance de Djamouqa, la victoire sur les Merkit avaient valu à Temudjin, dans le peuple des « Mongols », un renom qui alla croissant d'année en année. Peu à peu, l'idée germa de rétablir à son profit la royauté « mongole » tombée depuis près d'un demi-siècle. Certains y poussaient par dévouement à un chef qui savait choisir et soutenir ses clients ; d'autres, tels les descendants directs des anciens princes, adhéraient dans l'illusion que, sous le nom de Temudjin, ils seraient les vrais maîtres du royaume reconstitué. Djamouqa, qui, entre temps, avait rompu par jalousie avec son ancien « frère juré », en jugeait mieux et menait l'opposition. Mais les partisans de Temudjin l'emportèrent et il fut enfin proclamé khan des « Mongols » sous le titre de Tchingiz-khan, dont nous avons fait Gengis-khan ; le sens de ce titre est débattu. L'événement se passait à une date indéterminée de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et puisque Gengis-khan atteignait alors ou avait même dépassé la quarantaine, on voit de suite combien nos informations sur cette époque de sa vie sont lacunaires. Les Mongols se mariaient jeunes, et la campagne contre les Merkit eut lieu avant la naissance du premier fils de Börté. Il a dû s'écouler un long temps entre cette campagne et la proclamation de Temudjin comme khan, vingt ans peut-être dont nous ne savons rien. Sans compter que quelque confusion n'est pas exclue entre cette proclamation due à une partie des « Mongols » et d'eux seuls, et l'autre plus solennelle, de portée plus grande, qui eut lieu sensiblement plus tard, en 1206.

Ong-khan, à qui on fit part de l'événement, déclara que les Mongols avaient bien fait de se donner à nouveau un khan et de choisir Temudjin. Peu après, en 1198 sans doute, l'amitié des deux princes trouva une occasion nouvelle de se manifester. Les Tatar du lac Buïr s'étaient livrés depuis dix ans à des incursions incessantes sur le territoire des Joutchen et ceux-ci, pour soulager leurs propres troupes, pensèrent à soudoyer des tribus qui prendraient les Tatar à revers. Ong-khan et Gengis-khan se chargèrent de cette diversion qui eut un plein succès. En récompense, Ong-khan reçut des Joutchen le titre chinois de *ong* (*wang*, « roi »), sous lequel il fut connu désormais, et Gengis-khan lui-même fut nommé centenier. On voit assez, par la différence des titres, que le rôle important était tenu par Ong-khan, et que Gengis-khan, même s'il était bien appelé déjà de ce nom chez les « Mongols », était encore un assez mince personnage auprès de lui.

Entre temps, Djamouqa ne désarmait pas. Plus puissant que Gengis-khan, il avait pour lui non seulement une partie des « Mongols » au sens étroit, mais les Tatar du Sud-Est, les Merkit, les Oïrat de la région du Baïkal, les Naïman qui tenaient l'Altaï. En 1201, les délégués de tous ces peuples mongols s'assemblèrent sur

les bords de l'Argoun et proclamèrent Djamouqa « *gur-khan.* », c'est-à-dire « khan universel », titre suprême turco-mongol qu'on trouve auparavant chez les Kéraït et surtout chez les Kara-Khitai.



Peinture de style indo-iranien, sur un panneau de bois, trouvée par Sir Aurel Stein dans un édifice en ruines, et représentant deux divinités bouddhiques.

Gengis-khan s'attacha à dissocier cette coalition ; en 1202, il vint à bout des Tatar, pendant qu'Ong-khan partait contre les Merkit. Djamouqa, déchu de son rêve impérial, s'était ménagé des intelligences auprès d'Ong-khan qui lui fit accueil et il réussit à éveiller entre Ong-khan et Gengis-khan des suspicions qui aboutirent à une rupture. Gengis-khan, battu d'avance en combat singulier, recourut à la ruse ; en 1203, il s'empara par surprise du camp d'Ong-khan ; Ong-khan périt. Seuls, les Naïman se maintenaient indépendants dans l'Altaï, et Djamouqa, réfugié chez eux, les jeta dans la lutte. Ces Naïman étaient, eux aussi, un peuple nombreux et fort, dont le chef portait le titre chinois de « grand roi » (Tayang = *ta-wang*) ; bien que leur nom paraisse mongol (*naïman* signifie « huit » en mongol), leur

titulatures sont surtout turques et les Naïman pourraient bien être des Turcs mongolisés. Le sort voulut que les Naïman fussent alors gouvernés par un prince incapable et poltron ; Gengis-khan l'attaqua

et le tua. Djamouqa, enfin pris, fut mis à mort, mais à la mode des princes, sans que son sang fût versé (1204). Cette fois Gengis-khan était bien le maître de la Mongolie entière ; sa souveraineté fut consacrée solennellement par une diète pan-mongole réunie aux sources de l'Onon en 1206.

\*  
\* \*

A 50 ans, l'orphelin du petit clan Qiyat, débordant les limites du premier royaume « mongol » de la Mongolie Orientale, a reconstitué à son profit l'empire des steppes des anciens souverains hiongnou et t'ou-kiue. Comme eux il va subir maintenant l'attraction des riches empires voisins, partir sans trêve en campagnes nouvelles ; son passage sera marqué par des monceaux de cadavres et les ruines fumeront derrière lui aux quatre points de l'horizon ; il n'est cependant rien moins qu'un destructeur. Mû par le sentiment profond de la mission universelle que le Ciel lui a dévolue, il en a convaincu chacun autour de lui ; toute résistance qu'on lui oppose est un crime envers Dieu ; Dieu en connaîtra et châtiara par son bras.

Cet homme de guerre est d'ailleurs un politique né, qui sait prendre la mesure des choses et des gens. Il lance ses hordes en temps opportun, cède quand il faut pour faire front dès qu'il peut. Brave, il ne s'expose qu'à bon escient ; strict à réclamer tout son dû, il vit sans faste et s'habille comme ceux du commun. Et sa mystique le laisse assez clairvoyant pour prendre des leçons de gouvernement auprès de ceux-là mêmes qu'il a vaincus.

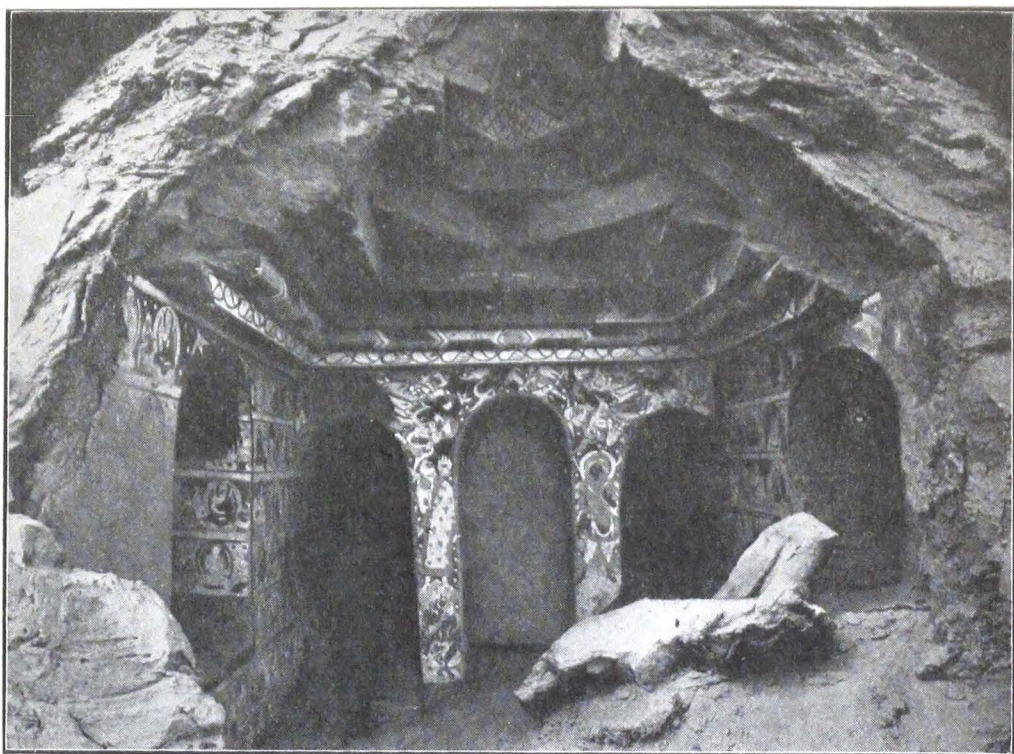
\*  
\* \*

La Chine du Nord, riche en céréales et en soieries, a été pendant deux mille ans une proie toute désignée pour les princes nomades de la Haute Asie. Gengis-khan ne faillit pas à la règle. Les Joutchen avaient eu le sort des envahisseurs qui se fixaient en pays chinois : en se civilisant, ils avaient perdu leur valeur guerrière. Ce fut un jeu pour Gengis-khan de manœuvrer contre leurs généraux incapables. Au bout de trois ans, l'empereur joutchen, assiégé dans Pékin, acheta une trêve dont il profita pour passer au Sud du Fleuve Jaune ; les Mongols entrèrent dans Pékin l'année suivante (1215). Assuré de ce côté, Gengis-khan laissa un lieutenant général dans la Chine du Nord et rentra en Mongolie ; l'Asie Centrale réclamait toute son attention.

Au Sud-Ouest des Naïman vaincus en 1204 se trouvait le royaume des Kara-Khitai, qui confinait lui-même à l'empire musulman plus lointain du Khwârezm (au Sud de la mer d'Aral). Dès 1209, le prince ouïgour de Tourfan, jusque-là vassal des Kara-Khitai, avait rompu avec eux et s'était soumis à Gengis-khan. Dans les années suivantes, les Kara-Khitai, dominés par des réfugiés naïman, furent en lutte constante avec le sultan musulman du Khwârezm qui, suivant la tactique usuelle, entra alors en rapports, par-delà ses adversaires, avec les Mongols de Gengis-khan (1215-1216). Les Mongo's, désireux de recevoir les produits des pays musulmans, accueillirent favorablement ces avances, mais bientôt les sentiments des Khwârezmiens changèrent. Leur pouvoir s'était affermi ; ils avaient con-

quis l'Afghanistan et venaient même de tenter une expédition contre le calife de Bagdad; la diversion mongole, loin de les servir, devenait un danger par l'occupation progressive du Turkestan chinois. D'une situation tendue naît aisément l'incident fatal que le pouvoir central n'a pas voulu : le gouverneur d'Otrar, au Turkestan russe, massacra une caravane qui comptait des émissaires de Gengis-khan (1218). Or les textes orientaux et les voyageurs européens du XIII<sup>e</sup> siècle répètent à l'envi que, pour les Mongols, le crime inexpiable entre tous est le meurtre de leurs envoyés.

Dès cette même année 1218, Gengis-khan prépare soigneusement la campagne contre le Sultan du Khwârezm. En 1219, il est sur



L'une des grottes de Qyzyl (Turkestan chinois) creusée dans le roc et décorée de fresques du VI<sup>e</sup> siècle. On remarquera le curieux plafond en encorbellement.

l'Irtych ; en 1220, ses armées envahissent le Turkestan russe ; en 1221, le Khwârezm proprement dit, la Perse orientale, l'Afghanistan. Le Khwârezm-chah est mort, mais son fils continue la lutte ; poursuivi par Gengis-khan jusqu'au bord de l'Indus, il n'échappe qu'en s'élançant dans le fleuve que son cheval réussit à traverser. Gengis-khan revient alors à Samarkand, organise sa conquête, et ne revoit enfin ses campements de Mongolie qu'en 1225 ; son absence avait duré six ans. Au cours de cette campagne mémorable, deux généraux mongols, Djebé et Subötaï, qui revenaient de Corée, partis d'abord sur les traces du Khwârezm-chah dans le Nord de l'Iran, poussent jusqu'au Caucase qu'ils franchissent, battent les princes russes au Nord de la Mer d'Azov sur la Kalka (1223), pillent les comptoirs génois de Crimée, et par l'Oural, ayant fait le tour de la Caspienne, rejoignent l'armée principale au Turkestan russe, après un raid de près de quatre années.



Le « conquérant du monde » avait maintenant 70 ans, mais il lui restait une injure à venger : lors du départ vers le Khwârezm, le souverain si-hia du Kansou, manquant à sa promesse, ne lui avait pas envoyé ses contingents. Gengis-khan mena en personne la lutte contre le royaume si-hia. C'est au cours de cette dernière campagne qu'il fut atteint par la maladie et mourut (1227). La capitale si-hia tomba quelques jours après, et toute la population fut massacrée pour servir dans l'au-delà l'empereur défunt. Les Mongols de la grande boucle du Fleuve Jaune se disent les gardiens héréditaires de sa tombe ; il n'y a là qu'une légende. Tous les textes contemporains témoignent que Gengis-khan mort fut ramené en Mongolie et il dut être inhumé vers les sources de l'Onon, en un emplacement que lui-même avait choisi, mais qu'on a pas retrouvé.

Gengis-khan faisait bon marché de la vie humaine et il imposait sa domination avec une rigueur impitoyable ; mais il ne tua jamais pour tuer. Son renom sanguinaire est une tradition assez tardive ; les contemporains l'ont souvent mieux jugé. « Il mourut » dit Marco Polo, « dont il fut grand dommage, pour ce qu'il fut prudent homme et sage ». « Il procura paix », dit Joinville. Mot étonnant, et cependant vrai : partout où ils ont passé, les Mongols, d'une main rude, ont instauré l'ordre, fait taire les querelles locales, mis un terme au brigandage ; pendant un demi-siècle, la paix mongole a régné sur l'Asie.

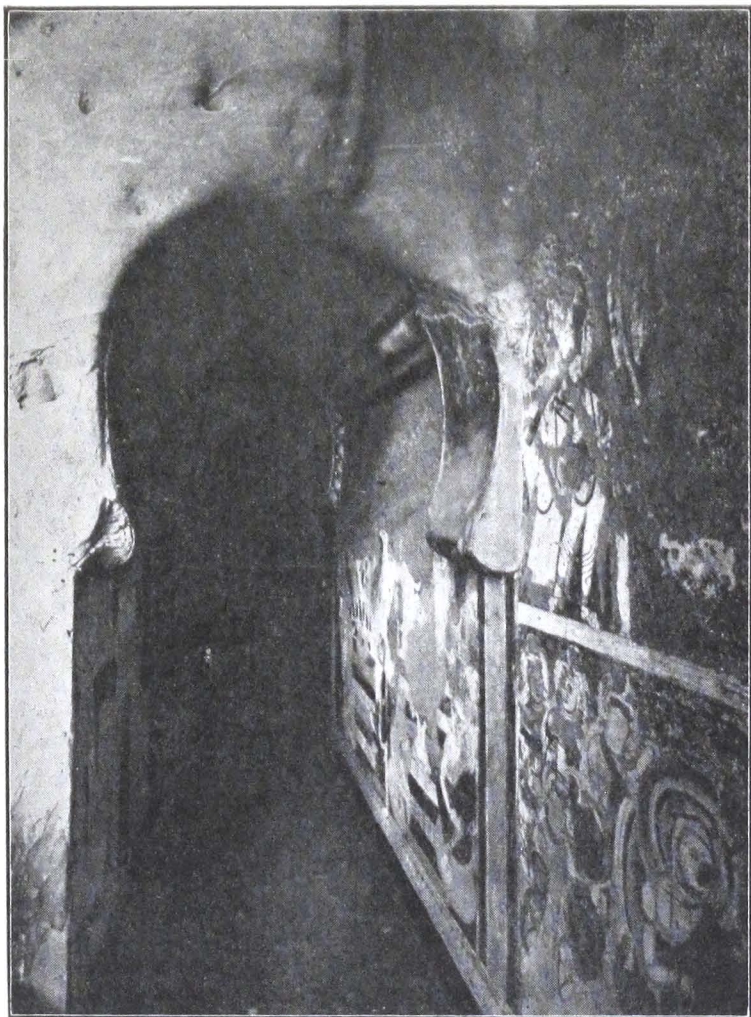
\*  
\* \*

Gengis-khan, longtemps avant sa mort, avait crû résoudre le problème le plus difficile qui se pose à un fondateur d'empire, celui d'assurer la dévolution du pouvoir après lui. Aucun des quatre fils qu'il avait eus de Börté ne se distinguait par un mérite exceptionnel ; tout bien pesé, son choix s'était porté sur son troisième fils Ogödaï, qui fut en effet élu grand khan en 1229. L'impulsion donnée était si forte que l'avance continua, au Sud-Ouest vers le Caucase et la Syrie, au Sud-Est vers la Chine ; en 1234, le dernier empereur joutchien succombait et les Mongols n'étaient plus séparés de la Chine des Song que par le Fleuve Bleu. C'est aussi sous le règne d'Ogödaï que fut lancée la grande entreprise qui mena les princes mongols et le vieux Subötaï, par la Pologne et la Silésie et par le prodigieux mouvement convergent de trois armées à travers les Karpathes, jusqu'aux rives de l'Adriatique (1241) ; les Mongols, cavaliers infatigables à l'armement léger, très mobiles, s'étaient avérés meilleurs tacticiens et meilleurs stratèges que les chevaliers d'Occident. Mais déjà les querelles dynastiques couvaient, qui allaient tout compromettre. Les Mongols se trouvaient bien dans la plaine hongroise, et peut-être, après les Huns, après les Avar, après les Hongrois eux-mêmes, y fussent-ils restés, sans la mort d'Ogödaï qui survint en décembre 1241 (1). Chacun des princes, chacun des généraux voulait prendre part à la diète qui élirait son successeur : la vague de l'invasion reflua. Les compétitions étaient si ardentes que le succes-

(1) Ogödaï mourut probablement d'ivrognerie, comme plusieurs princes mongols. Gengis-khan avait prescrit de ne s'enivrer que trois fois par mois ; une seule serait mieux, disait-il. Et il ajoutait que mieux vaudrait encore ne pas s'enivrer du tout, mais qui pourrait prétendre à un tel idéal !

seur d'Ogödaï, son fils Guyuk, ne fut intronisé qu'en 1216 ; Jean du Plan Carpin, l'envoyé d'Innocent IV, assistait à la cérémonie. Règne éphémère d'ailleurs ; en 1218, Guyuk mourait à son tour. Trois ans plus tard, le pouvoir passait à la descendance de Tului, le quatrième fils de Gengis-khan, représentée par les fils très doués que Tului avait eus de l'énergique Sorgaqtani, princesse chrétienne, nièce d'Ong-khan, l'ancien souverain des Kéraït.

L'aîné des fils de Tului, Mongka, élu en 1250, fut intronisé en 1251. Mongka vivait en Mongolie, parfois à la capitale Karakorum qu'Ogödaï avait murée en 1235 ; il y reçut la visite de Guillaume de Rubrouck, qui venait le trouver officieusement au nom de saint Louis.



Un corridor dans les grottes de Qyzyl (Turkestan chinois) caractérisé par l'arc outrepassé, que l'on retrouve dans l'architecture persane et arabe. Aux murs, des peintures représentant des scènes religieuses.

L'Occident ne fut pas négligé : en 1253, un frère puîné de Mongka, Hulägu, partait de Karakorum et en 1256 venait à bout des Ismaélites ou « Assassins » ; deux ans plus tard, il détruisait le califat de Bagdad, cinq fois séculaire et lui substituait sa propre dynastie, celle des Mongols de Perse, vassale d'abord du grand khan. De son côté, la branche aînée des Gengiskhanides, la descendance de Djötchi, fixée sur la Volga depuis le temps d'Ogödaï, y avait créé ce pouvoir de la Horde d'Or qui devait tenir la Russie sous le joug tartare pendant plus de deux siècles.

Mais déjà l'immense empire, en

balance entre l'Asie antérieure et l'Extrême-Orient, inclinait vers la Chine. Les Mongols, au contact maintenant avec la Chine des Song, rêvaient de la conquérir. Mongka lança d'abord son frère cadet Khoubilai vers le Yunnan, d'où un général, fils de Subötai, continua

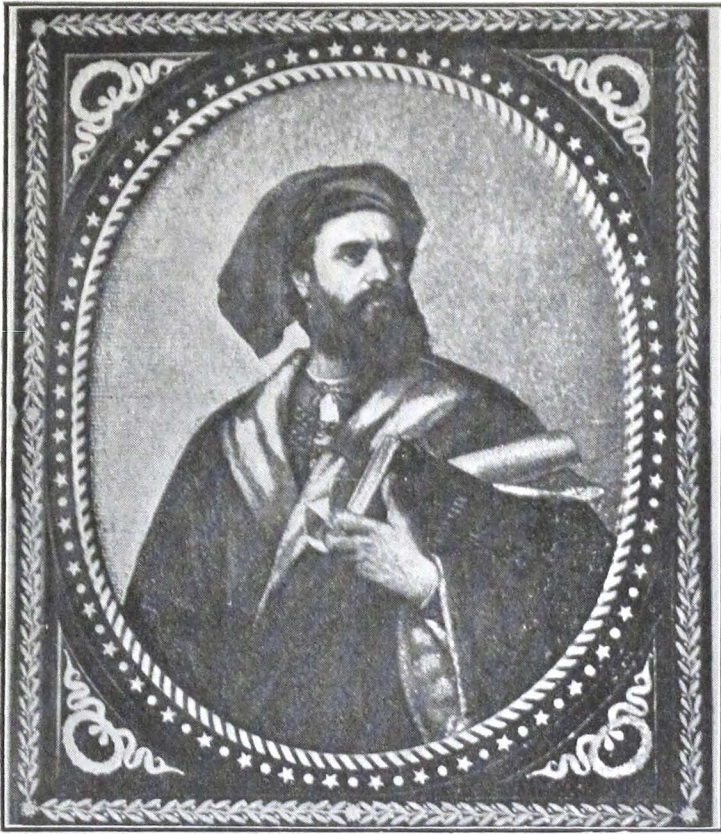
vers Hanoï (1257), pour remonter par le Kouangsi jusqu'à Tch'angcha, la capitale du Hounan. Khoubilai, de retour en Mongolie, avait été envoyé de nouveau en Chine et, franchissant le Fleuve Bleu, attaquait Wou-tch'ang en face de Hank'eu, quand Mongka, qui opérait lui-même au Sseutch'ouan, y mourut inopinément (1259). Khoubilai revint vers le Nord pour s'assurer la succession.

\*  
\* \*

Les grands khans avaient été élus jusque-là dans la Haute Mongolie en assemblée plénière des princes et des grands. Mais le parti vieux mongol de Karakorum faisait grief à Khoubilai de son entourage déjà demi-chinois et lui préférait son frère cadet Ariq-böké ; aussi Khoubilai, rompant avec la tradition, se fit-il proclamer à la frontière de Chine, par ses propres généraux. Le sort en était jeté. L'empire nomade de Gengis-khan, dont les cavaliers pouvaient courir toute la terre, se muait en un empire sédentaire chinois ; la Chine, une fois de plus, conquérait ses conquérants. Désormais, les luttes de Khoubilai contre ses parents rebelles, les manifestations de sa suzeraineté nominale sur les Mongols de Perse ou ceux de la Horde d'Or sont des épisodes secondaires. Dès 1264, Khoubilai transfère sa capitale à Pékin, et quelques années plus tard il adopte pour sa dynastie le nom chinois officiel de Yuan. Ses armées franchissent le Fleuve Bleu et enlèvent, en 1278, la capitale des Song, Hangtcheou. Des prétendants Song traînent encore deux ans leur agonie dans le Kouangtong. Quand ils succombent en 1280, une dynastie étrangère domine, pour la première fois dans l'histoire, sur l'ensemble du monde chinois. Elle entreprend même d'en reculer les limites, au Tibet où elle s'attache le haut clergé, en Corée, au Tonkin, en Birmanie par des interventions armées. Les nomades d'hier vont jusqu'à tenter la gageure de braver l'Océan ; cette fois, ils ont trop présumé de leurs forces, et les expéditions contre le Japon et contre Java aboutissent à des échecs qui frisent le désastre. La renommée mongole n'en attire pas moins, par terre et par mer, l'hommage de l'Asie entière ; Khoubilai peut envoyer chercher jusqu'à Ceylan des reliques du Bouddha.

Le règne de Khoubilai (1260-1294) marque l'apogée de la puissance mongole ; c'est le temps aussi où, grâce à elle, les contacts ont été le plus étroits entre les diverses parties de l'ancien monde. Les Mongols, venus d'un coup à la civilisation, n'étaient les prisonniers héréditaires d'aucun dogme, les défenseurs orgueilleux d'aucune tradition. Bouddhistes, taoïstes, confucéens, musulmans, manichéens, juifs, sectateurs dissidents du Lotus Blanc ou du Nuage Blanc, chrétiens nestoriens et catholiques se pressaient autour d'eux ; les Mongols les accueillaient avec une tolérance égale, concédaient à tous des exemptions d'impôts et de corvées, pour ce qu'il pouvait y avoir d'efficace dans l'aide de chacun de leurs dieux. « Les diverses religions », avait coutume de dire le grand khan Mongka, « sont comme les cinq doigts d'une même main » ; il aurait ajouté une fois que le bouddhisme en était comme la paume, mais ce sont les bouddhistes qui nous le disent. La plupart des doctrines eurent alors un statut légal, avec juridiction sur leurs adeptes. Le nesto-

rianisme d'Extrême-Orient refléurit de pouvoir renouer les liens avec sa métropole de Mésopotamie. Quant au catholicisme romain, ignoré en Chine jusque-là, il envoya aussi ses missionnaires, et au



début du XIV<sup>e</sup> siècle, pour la seule fois jusqu'à nos jours, il y eut un archevêque catholique à Pékin, Jean de Monte-Corvino, avec des suffragants.

Le commerce, tout comme la religion, trouvait son compte à ce brassage de peuples. Nombre de musulmans, groupés en associations, opéraient en Extrême-Orient pour leur propre compte ou faisaient valoir les biens et l'argent que l'empereur distribuait aux princes et aux grands. L'Europe même était représentée. Quelques noms de trafiquants latins nous ont été transmis par le hasard des textes ; tous sont éclipsés par

Marco Polo, voyageur vénitien. Passa dix-sept ans en Chine (1275-1292). Ce portrait en mosaïque se trouve à l'hôtel de Ville de Gènes, où il fait pendant à un portrait de Christophe Colomb. On ne connaît pas de portrait de Marco Polo dont l'authenticité soit certaine.

les trois Polo, en particulier par Marco, qui a passé dix-sept ans en Chine (1275-1292) au service de Khoubilai et a laissé de ses expériences un récit si véridique et si vivant.

\*  
\* \*

En lui faisant transférer de la Mongolie dans la Chine du Nord le centre de l'empire gengiskhanide, l'ambition personnelle de Khoubilai avait tout au plus hâté le cours fatal des choses. Karakorum, en charnière entre la Chine et le monde musulman, cessa bientôt d'être même la bourgade que Rubrouck déclarait moindre que Saint-Denis. Le grand khan était devenu un Fils du Ciel chinois ; de leur côté, au bout de deux générations, les Mongols de Perse et ceux de la Horde d'Or passaient définitivement à l'islam. La dynastie mongole de Perse sombre au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle dans une succession de souverains fantômes, jouets de maires du palais éphémères. En Chine, la réaction nationale des Ming chassa dès 1368 une mino-

rité d'étrangers que des qualités guerrières ne protégeaient plus. Retournés dans leurs steppes, les Mongols peuvent bien se livrer encore à des incursions, faire même prisonnier un empereur Ming au milieu du xv<sup>e</sup> siècle : simples entreprises de partisans, sans influence sur l'histoire du monde.

Quelqu'un, à l'autre bout du monde mongol, rêva cependant de reconstituer l'empire de Gengis-khan : c'était un Turc du Turkestan russe, Témur Leng, « Témur le Boîteux, dont nous avons

fait Tamerlan. Ses origines sont des plus troubles, et l'ingéniosité des généalogistes s'est acharnée sans succès à lui créer une ascendance gengis-khanide tant soit peu vraisemblable; mais ce souci même montre assez de quel modèle Tamerlan s'inspira. Né en 1336, maître du Turkestan russe en 1369, il a mené ensuite pendant trente-cinq ans une vie guerrière prodigieusement active, armant un vassal qui incendie Moscou, s'y installant lui-même toute une année au cours d'une campagne nouvelle, conduisant ses cavaliers au sac de



Tamerlan, le conquérant turc de l'Asie Occidentale et d'une partie de l'Europe, ancêtre des « Grands Mogols » (1336-1405).

Delhi dans l'Inde, capturant enfin à Ankara d'Asie Mineure, en 1402, celui qui, six ans plus tôt, avait écrasé les chevaliers francs à Nicopolis, le sultan osmanli Bajazet. Quand Tamerlan mourut à Otrar en 1405, il achevait les préparatifs d'une expédition contre le Turkestan chinois et la Chine. Cavalier magnifique et barbare, cruel et généreux, il a laissé dans l'histoire un souvenir qui rivalise presque avec celui de Gengis-khan, et en outre plus précis parce que moins lointain. Mais son empire a duré moins encore. Ce Turc, musulman médiocre, ne pouvait imposer à ses peuples une dévotion fanatique, et il y avait déjà trop en lui du sédentaire pour que ses tribus se plussent, comme celles de Gengis et de ses premiers successeurs, à chevaucher de l'Adriatique à la Mer de Chine. D'autres toutefois profitèrent de l'ébranlement dont il avait secoué tout l'Orient : la Perse qui s'y refit une sorte d'unité, et la Russie pour

qui la ruine de la Horde d'Or était la condition même de la délivrance.

Les successeurs de Tamerlan, princes lettrés et artistes, savants parfois à être férus d'astronomie, se contentèrent de régner sur des territoires restreints, sous la menace constante des intrigues et des séditions. Il était cependant réservé à la lignée de Tamerlan de reparaître dans l'histoire : un de ses descendants à la cinquième génération, Baber, après une jeunesse difficile, renonce à sa petite principauté du Turkestan russe, s'établit en Afghanistan, puis, après quatre tentatives avortées, s'empare de Delhi en 1525 ; il meurt cinq ans après, mais la dynastie turque des « Grands Mogols » de l'Inde est fondée, qui va durer jusqu'à la révolte des Cipayes en 1858. Figure bien curieuse et pleine de contrastes que celle de ce Baber, brave, artiste, ivrogne, débauché, et dont les Mémoires, bien authentiques, sont peut-être le chef-d'œuvre de la littérature personnelle en Orient. Sa postérité fut brillante, intéressante aussi, en particulier son petits-fils Akbar (1556-1605), soldat valeureux aux tendances pacifiques, illettré, mais administrateur remarquable, mécréant de l'Islam qui fit bon accueil aux Jésuites et tenta de concilier dans une religion nouvelle ce qui lui semblait être le fond commun des doctrines hindoue, parsie, musulmane et chrétienne.

\*  
\* \*

Pendant ce temps, le Turkestan chinois et la Mongolie, laissés à eux-mêmes, s'étaient organisés tant bien que mal. Au Turkestan chinois, des dynastes locaux tenaient Kachgar et Tourfan. En Mongolie, la prépondérance était passée des Mongols orientaux à leurs cousins occidentaux, ceux que nous appelons les Kalmouks. Il y eut là un dernier embryon d'empire mongol, qui s'étendit, au xvii<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du xviii<sup>e</sup>, sur la majeure partie de la Mongolie et du Turkestan chinois. Outre les sources indigènes, nous sommes assez bien renseignés à son sujet par des ambassades russes et par des officiers suédois de Charles XII que Pierre le Grand avait déportés en Sibérie après leur capture à Poltava. Mais la dynastie chinoise des Ming, repliée derrière la Grande Muraille, avait fait place, en 1644, à une nouvelle dynastie étrangère, celle des Mandchous, qui, énergique comme toujours sous ses premiers souverains, reprenait vis-à-vis de l'Asie Centrale la tradition d'hégémonie des Han, des T'ang et des Yuan. K'ang-hi mena lui-même campagne contre les Kalmouks en 1696; son deuxième successeur, K'ien-long, acheva son œuvre soixante ans plus tard. La Chine dominait une fois de plus jusqu'aux Pamirs ; K'ien-long en profita pour faire lever par les Jésuites la carte du pays, et les missionnaires peintres à sa cour célébrèrent ses victoires en seize grands panneaux que l'empereur envoya graver en France sous la direction de Cochin.

Depuis lors, il y a eu au Turkestan chinois la révolte musulmane de 1828, vite étouffée. Plus sérieuse fut la tentative de Yakoub-beg. La Chine venait de passer par la terrible insurrection des T'ai-p'ing, qui eût probablement triomphé sans l'intervention de contingents européens. Yakoub-beg, soldat de fortune, mit les circonstances à

profit pour conquérir la Kachgarie entière, cependant qu'un autre sultanat musulman s'affirmait indépendant au Yunnan. Beaucoup crurent à la fin de la domination chinoise en Asie Centrale ; l'Angleterre envoya deux missions auprès de Yakoub-beg ; la Russie signa avec lui un traité. Mais un général se trouva, de pure race chinoise, qui, au prix de mille difficultés et de mille privations, faisant labourer et semer par ses troupes et attendant la récolte pour leur assurer des vivres, reconquit, oasis par oasis, le territoire perdu (1871-1878). Yakoub-beg était mort en 1877, usé, empoisonné peut-être. La répression fut effroyable, comme elle l'avait été au Yunnan. Les musulmans du Turkestan chinois ont mis un demi-siècle à se relever de ce désastre, aidés d'ailleurs par une administration chinoise assez douce, le calme rétabli, et qui a apporté un peu d'ordre dans leur anarchie ; mais des événements tout récents peuvent donner à penser que ces Musulmans n'ont rien oublié.

Paul PELLLOT.